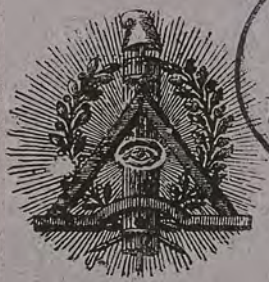
64

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT 1361

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU





LE SIÈGE
DE LILLE,
OU
CÉCILE ET JULIEN.

LE SIÈGE DE LILLE,

OU

CÉCILE ET JULIEN,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES,

ET EN PROSE,

MÉLÉE DE CHANTS.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

Paroles du Citoyen JOIGNY ; *Musique du Citoyen* TRIAL *fils.*

Représentée, pour la première fois, le 21 Novembre 1792, sur le Théâtre de l'Opera-Comique-National de la rue Favart, ci-devant Italien.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière S. André, N°. 9.

Et à Lille, chez DEPERNE, Libraire, rue Neuve, N°. 175.

AN II DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES. Acteurs.

BRONEAU, riche Brasseur, Municipal de Lille. *le C. Philippe.*
Mme. BRONEAU, sa femme. *la C. Desforges.*
CÉCILE, leur fille, âgée de 18 ans. *la C. St. Aubin.*
SUZETTE, jeune sœur de Cécile & de Charlot, âgée de 14 ans. *la C. Jenny.*
CHARLOT, fils de Broneau, & Canonnier Volontaire, âgé de 17 ans. *la C. Carline.*
BONARD, gros marchand de Dentelles, ami de Broneau. *le C. Favart.*
JULIEN son fils, & Capitaine de la Garde Nationale, amant de Cécile. *le C. Michu.*
BERTOLIN, vieux Procureur, beau-frère de Bonard, amoureux de Cécile. *le C. Sollié.*
NICOLE, servante de M. Broneau. *la C. Rose Renaud.*
ALAIN, domestique de Bertolin. *le C. Trial.*
Le COMMANDANT DE LILLE. *le C. Narbonne.*
BRAS-DE-FER, soldat de la garnison de Lille. *le C. Chenard.*
SANS-QUARTIER, autre soldat de la garnison. *le C. Rougé.*
Le GÉNÉRAL AUTRICHIEN. *le C. Granger.*
Un DUC FRANÇAIS, émigré. *le C. Elleviou.*
MÉRINVILLE, gentilhomme français, émigré. *le C. Ménier.*
Un OFFICIER AUTRICHIEN, sommant la Ville de Lille. *le C. Paulin.*
Un autre OFFICIER AUTRICHIEN. *le C. Coraly.*
Un VIEILLARD, Paysan français. *le C. D'Harcourt.*
MUNICIPAUX DE LILLE.
OFFICIERS & SOLDATS de la garnison de Lille.
CITOYENS & CITOYENNES de Lille.
PAYSANS FRANÇAIS.
ÉMIGRÉS FRANÇAIS.
TROUPES AUTRICHIENNES.

Le premier acte se passe dans la campagne de Broneau, près la Ville de Lille: le deuxième acte dans la Ville de Lille, & le troisième dans le camp des Autrichiens.

LE SIÈGE DE LILLE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un payſage agréable. Sur l'un des côtés l'entrée de la maiſon de campagne de Broneau.

SCENE PREMIERE.

NICOLE, *ſortant de la maiſon.*

HÈ ben, voyons; où faudra-t il que j'mette ça? . . . . . Tiens, il n'y a perſonne. (*Elle appelle.*) Mamſelle Cécile! . . . . Mamſelle Cécile! . . . . Comment, alle me dit d'ly apporter dehors une table & des chaiſes, & alle s'en va? . . . . C'eſt égal; apportons-les toujours; alle en f'ra ce qu'alle voudra. (*Elle apporte une table & quatre chaiſes qu'elle range ſur le théâtre.*)

AIR: *De la Carmagnole.*

De la France les ennemis
Comptoient marcher droit à Paris:
Mais nos généraux réunis,
Au-lieu de ça les ont occis.
Nos vœux ſont accomplis,
Nous ſommes réjouis,
Danſons la carmagnole,
Vive le ſon
Du canon.

Tous ces grands ſeigneurs ſi petits,
Acharnés contre leur pays,
Par les deſtins ſeront trahis;
Du ciel les peuples ſont amis.
Brunſwick leur a promis;
Le ſort n'a pas permis,
Danſons la carmagnole,
Vive le ſon
Du canon.

Tous ces eſclaves des méchans
Nous nuiront, mais perdront leur tems.
La France à leurs bras menaçans,
Oppoſera tous ſes enfans.
Guerre, guerre aux tyrans;
La paix aux indigens.
Danſons la carmagnole,
Vive le ſon
Du canon.

(*A la fin de ce couplet, Nicole danſe en chantant:* Danſons la carmagnole. *Alain qui entre ſe met à danſer derrière elle; & à la fin de l'air, ils reſtent tous deux en attitude. Nicole apperçoit alors ſeulement Alain.*)

SCENE II.

NICOLE, ALAIN, *un bouquet à la main.*

NICOLE.

Tiens, vous v'là, monſieur Alain? Hé quoi qu'vous faites donc là?

ALAIN.

Dam, mamſelle, en arrivant j'vous trouve z'à danſer, & ça m'a mis t'en train.

NICOLE.

Je chantois une chanſon que monſieur Charlot, not jeune maître, a fait y a quenque jours & qu'y m'a appris. Il eſt fou d'chanſons. Où allez vous donc comme ça avec un ſi gros bouquet?

ALAIN.

C'eſt z'un bouquet que j'apporte à mamſelle Cécile d'la part d'monſieur Bertolin mon maître.

NICOLE.

Dites donc, monſieur Alain; eſt-ce qu'il eſt tout d'bon amoureux de mamſelle Cécile?

ALAIN.

Dam, y dit qu'oui; & tout en l'diſant, y lui échappe parfois des ſoupirs ſi gros, ſi gros & ſi drôles, qu'ça m'fait rire comme un fou.

NICOLE.

J'crois qu'c'eſt du tems perdu pour lui; & que monſieur Julien ſon neveu eſt pu adroit.

ALAIN.

Moi auſſi, j'crois qu'y s'eſt levé pu matin. Dam, accou-

tez, un jeune homme ben tourné, ben allerte, qu'a de l'eſprit comme un ange, qu'eſt bon citoyen & qu'eſt aimé d'tout le monde, eſt préférable à monſieur Bertolin qu'eſt vieux, infirme, avare & pardeſſus ça, iſtocrate.

NICOLE.

Pourquoi donc qu'il eſt comme ça ariſtocrate, tandis qu'monſieur Bonard ſon frère & monſieur Julien ſon neveu ſont patriotes ?

ALAIN.

D'abord, mamſelle, comme ancien procureur, c'eſt par habitude, & puis, y dit comme ça.... par-ci.... par-là.... que j'avons tort, & que les enémigrés ont raiſon : qu'les pluchiens & les autrechiens nous roſſeront ; qu'on l'y a ôté ſon état, & qu'y n'peut pu gagner d'argent, pas c'que ſes clercs l'y ont z'enlevé ſes pratiques.

NICOLE.

Eh ! d'quoi qu'y s'plaint ? il eſt riche comme tout.

ALAIN.

Dam, voyez-vous, mamſelle Nicole, pu z'on en a, & pu z'on en veut avoir. C'eſt comme moi, par exemple : y a queuqu'tems qu'pour vous débarraſſer d'moi, vous m'baillites la parmiſſion d'baiſer vot' main. Hé ben, je n' l'eus pas ſitôt baiſé, que j'aurois voulu vous embraſſer : & j'ſis ſûr qu'ſi vous m'aviez itou parmis d'vous embraſſer, qu' j'aurois encore deſiré aut' choſe, tant y a qu'on n'eſt jamais content.

NICOLE.

On dit tel maître, tel valet : n'êtes-vous pas auſſi un peu ariſtocrate, monſieur Alain ?

ALAIN.

Qui, moi ? iſtocrate ? Y n'y a pas d'riſque ; pas ſi bête : & ſi on m'diſoit tout à l'heure, Alain, écoute. — Me v'là. — L'z'ennemis viennent ; veux-tu t' battre contre eux ? — J'prenrois ma pique, j'marcherois comme ça, &... hen... & hein.... & hin.... & .... n'y a qu'ça.

NICOLE.

Vous faites ben, monſieur Alain.

ALAIN.

J'eſpère, à cauſe d'ça, que j'vous plairai, & qu'vous répondrez à ma paſſion.

NICOLE.

Ah ! pour ça, monſieur Alain, y n'y a rien qui preſſe.

ALAIN.

J'vous demande pardon, mamſelle, ça preſſe biaucoup ; ous qu'eſt mamſelle Cécile, afin que j'l'y remette c' bouquet?

NICOLE.

Alle eſt ſortie ; mais vous pouvez me l'donner pour elle.

ALAIN.

En c' cas, mamſelle, le v'là : mais en l'y donnant, dites-lui bian que monſieur Bertolin i'y baiſe les mains, & qu'y viendra la voir c' matin, malgré ſon rhumatiſſe.

NICOLE.

J'n'y manquerai pas.

ALAIN.

Stapendant, j' ſuis étonné qu'il oſe comme ça ſortir d'la ville.

NICOLE.

Hé pourquoi ?

ALAIN.

C'eſt qu'on dit qu' les autrechiens ſe ſont campés entre Ennetières & Leſquin, & même du côté du Pont-à-Marcq, & qu'on n'ſait pas laquelle d'nos villes frontières y veulent attaquer.

NICOLE.

Mon dieu, eſt-ce qu'on n' nous débarraſſera pas de toute cette race maudite ?

ALAIN.

Ah ! faut eſpérer que ſi. Adieu, mamſelle Nicole.

NICOLE.

Adieu, monſieur Alain.

ALAIN.

Si vous vouliez ?

NICOLE.

Quoi ?

ALAIN.

Que j'vous embraſſiſſe avant d'partir ?

NICOLE.

Ça n' ſe peut pas, monſieur Alain.

ALAIN.

Que vous êtes cruelle !

NICOLE.

Je suis comme ça.

ALAIN.

Vous êtes ben aimable, mais vous l' seriez ben davantage si vous étiez moins refusante. On s'roit reconnoissant.

NICOLE.

Oui. Nage toujours, & n' t'y fie pas.

(*Alain sort.*)

SCENE III.

NICOLE, *seule.*

C'est un bon garçon que c' t'Alain. Mais, voyez donc c'monsieur Bertolin, c'vieux procureur, c' vieux fou, qui s'avise de d'venir amoureux d'une jeune fille dont il s'roit l' grand père, & qui pardessus ça, a des prétentions.

SCENE IV.

NICOLE, CÉCILE, *un panier de fleurs à la main.*

NICOLE.

D'où venez-vous donc, mamselle Cécile ? Vous m'dites d'vous apporter une table & des chaises, & vous disparoissez.

CÉCILE, *montrant le panier de fleurs.*

J'étois allée cueillir ces fleurs.

NICOLE.

Pourquoi donc faire toutes ces fleurs là ?

CÉCILE.

C'est demain la fête de ma mère ; & voyant que Suzette & Charlot qui m'avoient promis de se lever matin pour m'aider à faire les bouquets ne me tenoient point parole, j'ai été cueillir ces fleurs pour ne pas perdre de tems, de crainte que ma mère ne vienne à s'éveiller.

NICOLE, *lui montrant le bouquet de Bertolin.*

J'dis, en v'là, un fier, un bouquet.

CÉCILE.

Cela un bouquet ? c'est un paquet de fleurs.

NICOLE.

C'est un bouquet, galant encore, & qui s'adresse à vous.

CÉCILE.

A moi ! & de quelle part ?

NICOLE.

D'la part d'un homme qui vous baise ben les mains; qui viendra vous voir c'matin, & qui meurt d'amour pour vous.

CÉCILE, *prenant le bouquet avec vivacité.*

De la part de Julien ?

NICOLE.

Non, d'monsieur Bertolin.

CÉCILE, *jettant le bouquet.*

Je n'en veux pas.

NICOLE.

Pouvez-vous r'buter ainsi les présens d'un jeune amoureux qui brûle, qui brûle pour vous, à faire pitié.

CÉCILE.

C'est un extravagant & un importun. D'ailleurs, avec sa fortune, eût-il de la jeunesse & des talens, ses regrets pour l'ancien régime, suffiroient pour me le faire détester. Tu ne croirois pas qu'il boude son neveu Julien, & qu'il le traite même en rival.

NICOLE.

Ça ne m'étonne pas. Quand un vieillard extravague, c' n'est jamais à moitié. Monsieur Julien s'roit ben mieux vot' fait, n'est-y pas vrai ?

CÉCILE.

Ah ! Nicole, je le sens bien; mais il faudroit que mon père y consentît.

NICOLE.

Dites donc, Alain qui vient de m'dire qu'les ennemis sont déjà à Ennetières, & d'ces côtés-là.

CÉCILE.

Mon père disoit hier au soir que si les autrichiens s'approchoient, nous quitterions cette campagne pour retourner à la ville, où son devoir l'obligeroit de se rendre comme municipal.

NICOLE.

J'voudrois qu'ça fût déjà fait.

CÉCILE.

Il ne faut point s'affecter du mal avant qu'il soit arrivé.

D'ailleurs, si l'ennemi se présente, nous nous défendrons.

NICOLE.

Tenez, v'là c'que vous m'avez demandé.

CÉCILE.

C'est bon, Nicole. Si Charlot & Suzette sont éveillés, tu me les enverras.

NICOLE.

Oui, mamselle. (*Nicole rentre.*)

SCENE V.

CÉCILE, *seule, auprès de la table.*

Ces paresseux-là dorment encore. Grandes promesses la veille, & le lendemain rien. Voyons un peu la guirlande que j'ai commencée.

SCENE VI.

CÉCILE, JULIEN.

(CÉCILE *allonge la main pour détortiller sa guirlande; Julien entre doucement, se place derrière elle, se saisit de cette main & la baise.*)

CÉCILE, *se retournant avec effroi.*

Aye!.... Ah!.... Julien.... Tu m'as fait peur.

JULIEN *alarmé.*

Peur?

CÉCILE *riant.*

Et plaisir.

JULIEN.

Oh! ma chère Cécile!

CÉCILE.

Où vas-tu donc comme cela?

JULIEN.

Ayant appris hier que ton père devoit aller ce matin à une demi-lieue, & sachant que ta mère se lève ordinairement tard, je suis sorti de la ville & suis accouru pour te voir & t'entretenir un instant, si j'en trouvois l'occasion.

CÉCILE.

Cher Julien!.... Mon ami, les autrichiens, dit-on, sont campés du côté d'Ennetières; est-ce qu'ils voudroient attaquer Lille?

JULIEN.

On ne peut encore pénétrer leur deſſein; mais on ſe prépare à les recevoir.

CÉCILE.

Crois-tu, Julien, s'ils y viennent, que nous ſoyons aſſez en force pour rendre leur attaque inutile?

JULIEN.

Ou nous les forcerons à ſe retirer, ou nous périrons.

CÉCILE.

Tu perdrois donc, ſans regret, la vie en défendant nos murs?

JULIEN.

Ce ſacrifice eſt un devoir. En nous rendant comme des lâches, dans la crainte de périr, nous nous couvririons d'un opprobre éternel aux yeux de toute la France & de l'univers. Périſſe au même inſtant celui d'entre nous qui oſeroit propoſer une telle infamie.

CÉCILE.

Que tes ſentimens ſont dignes d'admiration, cher Julien; & qu'ils me rendent fière de t'aimer. Mais ſi le nombre d'hommes eſt inſuffiſant pour la défenſe de nos remparts, les femmes ſe feront un devoir de partager leurs périls: oui, mon ami, le courage en nous ſuppléera à la force; & nous ſaurons vous prouver que ces bras accoutumés aux travaux du ménage, ſont dignes de défendre avec vous la cauſe de la liberté.

JULIEN.

Tu t'élèves au-deſſus de ton ſexe, ma chère Cécile, par une telle énergie.

CÉCILE.

Elle eſt en moi l'ouvrage de mon père. C'eſt à lui, Julien, que je dois cet amour de la liberté, qui me dit qu'en ſervant ſa patrie, on eſt récompenſé par le plaiſir d'avoir fait ſon devoir.

JULIEN.

Si toutes nos femmes te reſſembloient, ma Cécile, nous ſerions bien forts.

CÉCILE.

Elles me reſſembleront, mon ami, elles me reſſembleront. Toutes ſentiront que vivre libre au ſein de ſa patrie, eſt le ſeul deſtin digne d'envie: & que la mort la plus affreuſe eſt mille fois préférable à l'horreur de vivre dans l'eſclavage.

Mais banniſſons ces idées affligeantes, cher Julien, & parlons d'autre choſe. Ton oncle m'a envoyé ce matin un bouquet, & m'a fait avertir qu'il viendroit me voir.

JULIEN.

Le vieux fou ! Croirois-tu, Cécile, que depuis que mon père lui a dit qu'il eſpéroit que tu ſerois un jour ma femme, il ne peut me le pardonner. Il prétend que ton père qui eſt braſſeur, doit préférer pour gendre un homme mûr, un ancien procureur comme lui, à un jeune homme comme moi qui n'eſt que le fils d'un monſieur Bonard, marchand de dentelles. Tu vois qu'il a le ridicule orgueil de croire qu'il eſt fait pour honorer ſon frère & ton père.

CÉCILE.

Ne crains rien, Julien; mon père eſt trop ſage & nous aime trop pour approuver ſa folie.

JULIEN.

C'eſt la crainte qu'il ne me nuiſe auprès de M. Broneau, qui m'oblige chaque fois à reſter ſi peu de tems avec toi; & cela m'afflige beaucoup. Mais ſi l'ennemi ſe préſente devant nos remparts, je veux, oui, ma Cécile, je veux, par quelqu'action d'éclat, ſervir à la fois, & ma patrie & mon amour.

CÉCILE.

Ah ! Julien, c'eſt un moyen bien ſûr pour m'obtenir de mon père. Que je me trouverois honorée d'être le prix d'une belle action ! Oui, mon ami, la patrie & l'amour doivent faire opérer des prodiges à un français.

JULIEN.

AIR.

Sûr de ton cœur, tout à la gloire,
L'amour aſſure mes ſuccès.
Le juſte ciel doit la victoire
A l'ardeur du ſoldat français.

Dieu ! tous les peuples de la terre
Sont les objets de ton amour :
Oui, c'eſt à toi, dieu tutélaire,
Que l'homme doit l'éclat du jour.
Ne permets pas que ton ouvrage
Soit enchaîné par des tyrans.
Les fers honteux de l'eſclavage
Ne ſont point faits pour tes enfans.

Sûr de ton cœur, tout à la gloire,
L'amour aſſure mes ſuccès.
Le juſte ciel doit la victoire
A l'ardeur du ſoldat français.

(Charlot pendant tout ce couplet écoute parderrière.)

SCENE VII.

JULIEN, CÉCILE, CHARLOT.

CHARLOT.

Fort bien, l'ami Julien.

CÉCILE.

Aye!

CHARLOT.

A merveille.

JULIEN.

Tu nous écoutois, Charlot?

CHARLOT.

Oui, mais je suis arrivé trop tard; je n'ai entendu que la fin. J'espère que tu me la donneras par écrit celle-là; car tu sais que je suis le chansonnier de la compagnie des canonniers.

JULIEN.

Oui, oui, je te la promets.

CHARLOT.

Je veux pouvoir dire:

(*Il chante.*)

J'ignorois comme l'on fait l'amour,
Julien me l'apprit l'autre jour.

CÉCILE.

Laisse donc là tes chansons, mon frère: ne peux-tu parler sans chanter?

CHARLOT.

Non, c'est impossible, vois-tu ma sœur. C'est ma folie à moi, & je vois tant de gens qui en font de bien plus fortes tous les jours, & auxquelles on les pardonne, que l'on peut bien, je crois, me passer celle-là.

JULIEN.

Parbleu, quand il n'y auroit que mon oncle qui s'avise d'être amoureux de Cécile, & qui ce matin lui a envoyé un bouquet.

CHARLOT.

Ah! cela est on ne peut pas plus galant; c'est charmant. Au demeurant, c'est un mortel, que je prie tous les jours le ciel de me conserver..... pour mes menus plaisirs.

CÉCILE.

Que tu es extravagant !

CHARLOT.

C'eſt mon humeur. Au reſte, je ſuis un bon enfant ; n'eſt-il pas vrai, Cécile ?

CÉCILE, *avec effuſion de cœur.*

Oh ! oui.

CHARLOT.

J'aime Julien autant que toi ; mais d'une manière différente, cependant.

JULIEN.

Et tu n'as pas affaire à un ingrat. Sais-tu que les ennemis paroiſſent s'approcher ?

CHARLOT.

Tant mieux, nous aurons le plaiſir de les frotter.

JULIEN.

Tu comptes donc ſur nos ſuccès ?

CHARLOT.

Certainement. Et ſi notre liberté périſſoit, ce qui me paroît impoſſible, je ne voudrois pas lui ſurvivre.

JULIEN.

Tu la chéris donc bien !

CHARLOT.

Si je la chéris ?..... Ecoute mon cantique du matin.

AIR.

Réveillez-vous, rompez vos fers,
Peuples encor dans l'eſclavage,
La ſervitude aux maux divers
Abat & flétrit le courage.
Reprenez la noble fierté
Que vous imprima la nature.
L'homme eſt né pour la liberté ;
C'eſt là ſa plus belle parure.
Liberté, liberté.

Liberté, chère liberté,
Sois à jamais, ſois mon idole.
Il n'eſt point de divinité
Qui, comme toi, charme & conſole.
Périſſe la félicité
Dont tu ne ſerois pas la ſource.
Si tu perds jamais ta beauté,
Sur tes débris finis ma courſe.
Liberté, liberté.

Tout ce que je penſe, je l'exprime en chantant.

CÉCILE.

Qu'il eſt fou !

JULIEN.

Au moins, ſa folie eſt aimable & franche.

CHARLOT.

Mes amis, je ne ſuis pas aſſez indiſcret pour interrompre plus long-tems l'entretien de deux amans : ainſi continuez ; & pour vous dédommager du tort que je vous ai fait, je vais faire moi-même le guet, afin que l'on ne vous ſurprenne pas.

(*Charlot va écouter à l'entrée de la maiſon.*)

CÉCILE.

Le bon frère !

JULIEN.

Le bon ami !

CÉCILE.

Julien, m'aimeras-tu toujours ?

JULIEN.

Ah ! Cécile, ton cœur me feroit tort s'il.....

CHARLOT, *revenant.*

Par ma foi, mes amis, vous me tiendrez compte de ma bonne volonté ; mais l'on vient, ſéparez-vous.

CÉCILE.

Que cette contrainte eſt cruelle !

JULIEN.

Qui l'éprouve mieux que moi ? Mais notre bonheur en dépend, adieu, Cécile ; adieu.

CÉCILE.

Adieu, Julien.

JULIEN.

Quelque ſoit notre deſtin, tout mon eſpoir eſt dans Cécile.

CÉCILE.

Ou je renonce à l'hymen, ou Julien ſera mon époux.

CHARLOT.

On a bien de la peine à faire céder les amans à la raiſon.

(*Il fait partir par force Julien.*)

SCÈNE

SCENE VIII.

CÉCILE, CHARLOT, SUZETTE.

SUZETTE, *sortant de la maison.*

Comment, vous êtes déjà levés, vous autres?

CÉCILE.

L'on t'attendra.

CHARLOT.

Oui, l'on attendra mademoiselle; ce sera le vrai moyen de ne rien faire.

SUZETTE, *à Charlot.*

Ne veux-tu pas me faire accroire qu'il y a long-tems que tu es levé?

CHARLOT.

Mais certainement, mademoiselle, il y a très-long-tems.

SUZETTE.

Est-il vrai, Cécile?

CÉCILE.

Allons, allons, trève de disputes; il est tems de travailler. Ma mère est-elle éveillée, Suzette?

SUZETTE.

Oh! mon dieu, non; nous avons encore du tems.

CÉCILE.

Hé bien, mettons-nous vîte à l'ouvrage. Suzette, & toi Charlot, vous vous mettrez auprès de cette table & ferez des bouquets, tandis que moi, de l'autre côté, je ferai ma guirlande.

CHARLOT.

Bon, ma sœur. (*à Suzette.*) Où te mets-tu?

SUZETTE, *prenant une place.*

Là.

CHARLOT, *prenant place de l'autre côté de la table, & se moquant de Suzette.*

Là.

SUZETTE, *changeant d'avis & de place.*

Non. Je serai mieux de l'autre côté.

CHARLOT.

Ah! ça; mademoiselle, vous finirez, j'espère?

SUZETTE.

Mais dame, Charlot, l'autre place n'eſt pas bonne.

CHARLOT, *en la contrefaiſant & paſſant de l'autre côté.*

L'autre place n'eſt pas bonne.

SUZETTE.

Tu te moques toujours de moi, mon frère.

CHARLOT.

C'eſt dommage, en vérité.

(*Il ſe fait un moment de ſilence, pendant lequel ils commencent à travailler.*)

CHARLOT, *rompant le ſilence.*

Dites donc, meſdemoiſelles, eſt-ce que nous allons travâiller comme cela ſans rien dire?

CÉCILE.

Hé, qui t'empêche de parler?

CHARLOT.

Oh! parler, c'eſt bien monotone. Si nous chantions plutôt?

CÉCILE.

Te voilà, toujours des chanſons.

CHARLOT.

C'eſt plus gai.

CÉCILE.

Hé bien, chante.

CHARLOT.

Quelle chanſon, Cécile?

CÉCILE.

Celle que tu voudras.

CHARLOT.

Hé bien, chantons.... *Pour que l'hymen m'engage.*

CÉCILE.

Ah! je vous vois venir, Monſieur l'auteur; vos enfans ſont ceux auxquels vous donnez la préférence.

CHARLOT.

Vous avez tort, ma ſœur, ſi vous penſez que ce ſoit par vanité que je la préfère. De toutes les chanſons qui ſont ſorties de mon cerveau, celle-là eſt celle à laquelle mon père donne le plus de ſuffrages, & c'eſt pour cette raiſon que je lui donne la pomme.

CÉCILE.

Allons, n'importe; passons.

CHARLOT, *à Cécile.*

Commence, ma sœur.

CÉCILE.

Soit, je le veux bien.

AIR.

Pour que l'hymen m'engage,
Qu'il s'offre sans trésor.
Ah! quel triste avantage,
De n'avoir que de l'or. (*bis.*)
Modestie & sagesse
Ont cent fois plus d'attraits,
Qu'une immense richesse } (*bis.*)
Qui trouble notre paix. }

CHARLOT.

A moi, le second couplet.

Femme faite pour plaire,
Vaut bien mieux, selon moi,
Qu'une riche héritière
Qui vous dicte la loi. (*bis.*)
La vie est un passage;
Pourquoi, chétif humain,
T'occuper d'un voyage } (*bis.*)
Qui doit finir demain. }

A toi, le troisième, Suzette.

SUZETTE.

Sous une humble chaumière,
Habite le bonheur.
La pourpre est étrangère
Aux vrais plaisirs du cœur. (*bis.*)
En terminant sa vie,
Le riche a des regrets:
Quand sa tâche est finie, } (*bis.*)
Le pauvre meurt en paix. }

CHARLOT.

Allons, à nous trois, le quatrième couplet.

TOUS TROIS.

Ne portons point envie
A ces extravagans;
Soyons pendant la vie,
Moins riches, mais contens. (*bis.*)
A l'oiseau sur la branche,
Hélas! nous ressemblons. } (*bis.*)
Vive la gaîté franche,
Et sur-tout les chansons. (*bis.*) }

CHARLOT.

Mesdemoiselles, je vous remercie de la grace avec laquelle vous avez chanté ma chanson, (*regardant au fond.*) &... pour vous en témoigner ma reconnoissance, je vous annonce la visite de M. Bertolin.

CÉCILE.

Ah! l'ennuyeux personnage!

CHARLOT.

Rassure-toi, ma sœur; on s'en amusera.

SCENE IX.

CÉCILE, CHARLOT, SUZETTE, BERTOLIN.

CHARLOT, *allant au devant de Bertolin.*

Bon jour, citoyen Bertolin.

BERTOLIN.

Bon jour, bon jour.

CHARLOT.

Comment vous portez-vous, citoyen Bertolin?

BERTOLIN.

Bien.

CHARLOT.

Et que dites-vous de nouveau, citoyen Bertolin?

BERTOLIN.

Je ne dis rien.

CHARLOT.

Mais cette nouvelle-là est-elle bien sûre?.... Qui nous procure l'avantage de vous voir, citoyen Bertolin?

BERTOLIN.

Ce ne sont point tes affaires. (*à Cécile qu'il apperçoit.*) Bon jour, divine Cécile.

CÉCILE.

Bon jour, monsieur Bertolin.

BERTOLIN.

Votre santé, mon bijou?

CÉCILE.

J'ai un violent mal de tête.

BERTOLIN, *s'asseyant.*

Oh ! tant pis. Vous a-t-on ce matin remis de ma part certain bouquet ?

CÉCILE.

Oui, on me l'a donné.

BERTOLIN.

Et puis-je, sans indiscrétion, vous demander, belle Cécile, comment vous l'avez reçu ?

CÉCILE.

Vous avez tort de vous mettre en dépense pour moi ; je ne le mérite pas.

BERTOLIN.

Pardonnez-moi ; pardonnez-moi, ma poule. Et rien ne me coûte, quand c'est pour vous l'offrir.

CHARLOT.

Voilà de la galanterie la plus rafinée, ou je ne m'y connois pas.

BERTOLIN.

Si j'étois plus jeune, peut-être ce bouquet vous auroit-il été plus agréable : & mon âge .....

CÉCILE.

L'âge ne fait rien.

BERTOLIN.

Tout de bon ? Vous me charmez ; vous me rajeunissez.

CHARLOT, *lui frappant sur l'épaule.*

Vous en aviez bon besoin, papa.

BERTOLIN.

(*à Charlot.*) Tais-toi. (*à Cécile.*) Je suis enchanté de voir que la raison est pour moi ; car, j'ai toujours pensé que, plus qu'un autre, un vieillard étoit bon à faire un mari.

CHARLOT.

(*Il chante.*)

Accompagné de plusieurs autres.

BERTOLIN.

Malgré les obstacles que je pourrai rencontrer, j'ai pris mon parti ; je veux entreprendre la conquête de votre cœur.

CHARLOT.

(Il chante.)

Malb'rough s'en va-t-en guerre,
Mironton, ton, ton, mirontaine.

BERTOLIN.

Et comptant sur la sagesse de votre esprit, à force de persévérance, j'espère réussir.

CHARLOT, *chante.*

Tu n'auras pas, petit polisson,
Ce que tu penses dans ton ame.

BERTOLIN.

Enfin, Cécile, enfin, pour vous obtenir de votre père, j'ai résolu de mettre ma fortune à vos pieds. Vous n'aurez à craindre aucune infidélité de ma part.

CHARLOT.

Oh! pour cela je lui en suis caution.

BERTOLIN.

(*à Charlot.*) L'on n'a pas besoin de ta caution. (*à Cécile.*) Voyons, ma belle, répondez-moi?

CÉCILE.

A de si belles choses, monsieur Bertolin, que voulez-vous que je réponde?

BERTOLIN.

Dites-moi, mignonnette, dites-moi, quels moyens je dois employer pour vous plaire?

CHARLOT, *chante.*

Changez-moi cette tête,
Tête, tête, tête;
Changez-moi cette tête!...

BERTOLIN.

L'insolent petit garçon; vous riez, Cécile? Vous croyez en vain vous amuser de moi: je sais que mon faquin de neveu a des prétentions; mais j'y mettrai bon ordre.

CHARLOT, *le contrefaisant.*

Mais vous perdrez votre tems.

BERTOLIN.

C'est ce que nous verrons.

CHARLOT.

C'est ce que vous verrez. Ah! voilà mon père.

SCENE X.

CÉCILE, CHARLOT, SUZETTE, BRONEAU, BERTOLIN.

BRONEAU, *entrant.*

Diable, on a été matinal ici.

CÉCILE, *l'embraſſant.*

Bon jour, mon père.

BRONEAU.

Bon jour, ma Cécile.

CHARLOT.

Bon jour, mon père.

BRONEAU.

Bon jour, Charlot.

SUZETTE.

Bon jour, mon papa.

BRONEAU.

Bon jour, Suzette. Bon jour auſſi pour toi, vieux Bertolin.

BERTOLIN, *fâché.*

Vieux Bertolin!

BRONEAU.

Parbleu, ne veux-tu pas faire le jeune homme?

BERTOLIN.

Je ſais bien que je ne ſuis pas un jeune-homme, mais je ne ſuis pas ſi vieux non plus.

BRONEAU.

Ecoute donc; j'ai quarante-ſix ans; tu es plus âgé que moi de vingt années; en conſcience, peux-tu avoir la mauvaiſe foi de nier que tu ſois vieux!

BERTOLIN.

Au demeurant, laiſſons cela.

BRONEAU.

Oui, cela t'afflige. Dites-moi donc, vous autres, que diable voulez-vous faire de tant de fleurs?

CHARLOT.

C'eſt demain la fête de ma mère, & nous nous dépêchons de faire nos bouquets avant qu'elle ſoit levée.

BRONEAU.

En ce cas, je vous conseille de les cacher, si vous voulez la surprendre ; car elle est éveillée.

CÉCILE, *à Charlot & à Suzette.*

Hé vîte, hé vîte, aidez-moi à les serrer.

(*Cécile & Suzette ramassent les fleurs & rentrent dans la maison, en emportant la table & les chaises.*)

SCENE XI.

BRONEAU, BERTOLIN.

BRONEAU, *se mettant à fumer.*

Dis-moi donc, Bertolin, qui diantre t'amène si matin ?

BERTOLIN.

Une affaire que j'ai en tête, & dont je veux te parler.

BRONEAU.

Parle, voyons.

BERTOLIN.

Sais-tu, Broneau, que ta Cécile est charmante?

BRONEAU.

Parbleu, crois-tu m'apprendre une nouvelle ? Je le sais bien.

BERTOLIN.

Est-ce que tu ne songes pas à la marier bientôt ?

BRONEAU.

A la marier ?

BERTOLIN.

Oui.

BRONEAU.

Pourquoi me fais-tu cette question?

BERTOLIN.

Pour des raisons à moi connues.

BRONEAU.

Tu m'en feras part, j'espère?

BERTOLIN.

Assurément, je ne suis venu que pour cela.

BRONEAU.

Est-ce que, par hasard, tu te serois racommodé avec Julien ton neveu, & que tu voudrois me parler en sa faveur ?

BERTOLIN.

Mon neveu? Un joli ſujet pour m'en mêler.

BRONEAU.

Tu ne lui rends pas juſtice.

BERTOLIN.

Le parti dont je veux parler, eſt préférable de toutes manières.

BRONEAU.

Quel eſt-il?

BERTOLIN.

Les jeunes gens ſont trop étourdis.

BRONEAU.

Ils ont leur mérite.

BERTOLIN.

Celui que je propoſe eſt un homme ſage.

BRONEAU.

C'eſt une bonne qualité.

BERTOLIN.

Riche.

BRONEAU.

C'eſt ce qui m'intéreſſe le moins. J'ai, graces au ciel, du bien pour mes enfans.

BERTOLIN.

Il eſt d'un âge mûr.

BRONEAU.

Il eſt peut-être ſi mûr que .....

BERTOLIN.

Tu plaiſantes toujours, quand il eſt queſtion d'affaires ſérieuſes.

BRONEAU.

C'eſt le moyen de les traiter gaiement.

BERTOLIN.

L'homme dont il eſt queſtion, eſt éperduement amoureux de Cécile.

BRONEAU.

Au fait; quel eſt-il?

BERTOLIN.

Quel il eſt?

BRONEAU.

Oui.

BERTOLIN, *se redressant.*

Moi.

BRONEAU.

Hein?

BERTOLIN.

Moi.

BRONEAU.

Comment dis-tu?

BERTOLIN.

Je te dis que c'est moi.

BRONEAU.

Oui, toi qui propose.

BERTOLIN.

Non pas, non pas, moi qui m'offre.

BRONEAU.

Toi?

BERTOLIN.

Oui, moi.

BRONEAU.

Et dis-moi donc, que t'a fait ma pauvre Cécile, pour lui vouloir tant de mal?

BERTOLIN.

Comment? t'offrir pour elle la main d'un homme riche & qui l'adore, tu appelles cela lui vouloir du mal?

BRONEAU.

Songe d'abord que tu serois son grand'père.

BERTOLIN.

Et qu'est-ce que cela fait?

BRONEAU.

Celà fait tout pour moi, & encore plus pour ma Cécile.

BERTOLIN.

Aujourd'hui, beaucoup de pères pensent autrement.

BRONEAU.

Tant pis pour eux. Les sottises des autres ne sont point des autorités pour moi.

BERTOLIN.

Tu veux donc lui donner....

BRONEAU.

Un jeune homme.

BERTOLIN.

Sans bien ?

BRONEAU.

Peu m'importe.

BERTOLIN.

Par ce moyen tu me .....

BRONEAU.

Je te refuse.

BERTOLIN.

Abſolument ?

BRONEAU.

Très-abſolument.

BERTOLIN.

Mais mon ami .....

BRONEAU.

Point d'ami.

BERTOLIN.

Ma paſſion .....

BRONEAU.

Eſt ridicule.

BERTOLIN.

J'en perds l'eſprit.

BRONEAU.

Hé bien, tu courras après.

BERTOLIN.

Je ne me ſerois pas attendu à ce refus.

BRONEAU.

Tu avois donc bien mauvaiſe idée de moi ?

BERTOLIN.

Non, mais je comptois ....

BRONEAU.

Tu comptois ..... tu comptois ſans ton hôte. Pourquoi l'envie de te marier te prend-elle ſi tard ? Et d'ailleurs, comment peux-tu t'occuper de ton extravagant amour, dans un moment où les ennemis menacent cette frontière ? Je veux t'apprendre quel eſt le caractère d'un bon françois ; écoute.

AIR.

L'amour dans le cœur d'un français,
L'amour eſt le bonheur ſuprême.

Tous ses instans sont pleins d'attraits
Auprès de la beauté qu'il aime. (*bis.*)
Mais au premier son du tambour
Il sacrifie
A sa patrie,
Son bien, sa vie & son amour.

Qui sait délivrer son pays,
Est vu comme un dieu sur la terre;
A l'objet dont il est épris,
Le français est jaloux de plaire. (*bis.*)
Mais au premier son du tambour, &c.

J'aime qu'on désire la paix;
Aux humains elle est nécessaire.
J'aime qu'au déclin d'un jour frais,
L'on s'égaie sur la fougère. (*bis.*)
Mais je veux qu'au son du tambour
On sacrifie
A sa patrie,
Son bien, sa vie & son amour.

Voilà ma femme. Parbleu, je veux la régaler de ta nouvelle folie.

SCENE XII.

BRONEAU, MAD. BRONEAU, BERTOLIN.

BRONEAU.

Tiens, ma femme, je te présente Bertolin.

BERTOLIN.

Serviteur à madame Broneau.

MAD. BRONEAU.

Bon jour, monsieur Bertolin. Et qui vous amène ici?

BRONEAU.

Il vient me demander Cécile en mariage.

MAD. BRONEAU.

Ma Cécile?

BRONEAU.

Oui.

MAD. BRONEAU.

Ah! mon dieu!.... Eh! mon ami, tu l'as....

BRONEAU.

Refusée.

MAD. BRONEAU.

Ah ! je reſpire. Comment, à votre âge, vous ſongez à vous marier? Et non content de vouloir faire une telle folie, vous voulez y ajouter celle de prendre une jeune fille?

BERTOLIN.

Hé quel mal y a-t-il à cela?

MAD. BRONEAU.

Mais il y en a autant que de ridicule.

BRONEAU.

Songe donc, Bertolin, que quand tu ſerois un Adonis, je ne pourrois pas te donner ma fille.

BERTOLIN.

Hé pourquoi?

BRONEAU.

Pourquoi? parce que tes ſentimens ſont trop anti-patriotiques; parce qu'enfin .... tu es .... un ariſtocrate.

BERTOLIN.

Ah! nous y voilà, ariſtocrate! Tout de ſuite, ariſtocrate: ils n'ont que ce mot dans la bouche. Eh! qu'eſt-ce que c'eſt qu'un ariſtocrate?

BRONEAU.

Ce ſont les égoïſtes qui par orgueil ou par intérêt ſoupirent après l'ancien régime, & croient aux revenans.

BERTOLIN.

Ils ont raiſon. Belle révolution! Depuis qu'elle dure, la France a été déchirée par des troubles.

BRONEAU.

Oui, cauſés par le fanatiſme & par la perfidie: mais la plupart des perfides ſont démaſqués; & quant aux caffards, s'ils ont pour eux un droit canon, nous avons auſſi le nôtre & qui vaut mieux que le leur.

BERTOLIN.

Aucun reſpect pour la divinité.

BRONEAU.

Tu en impoſes. Plus que jamais on la révère: mais le règne des charlatans eſt paſſé; & les foudres de l'évêque de Rome ne ſont plus pour nous que des feux d'artifice.

BERTOLIN.

Les impôts ſont énormes.

BRONEAU.

C'eſt un moment de criſe à paſſer. Mais du moins ils ſont proportionnés aux fortunes, & nous avons le bonheur de ne plus voir de privilégiés : & c'eſt quelque choſe.

BERTOLIN.

Il a fallu bien vîte ſupprimer la nobleſſe.

BRONEAU.

Sans doute. Elle étoit une ſottiſe.

BERTOLIN.

Une ſottiſe ?

BRONEAU.

Oui, une ſottiſe. N'étoit-il pas ridicule de voir des hommes, la plupart nuls, ſe croire pétris d'un limon plus précieux que les autres, & tirer vanité d'une naiſſance où le haſard ſeul avoit préſidé.

MAD. BRONEAU.

Vous êtes mal entre ſes mains, Bertolin.

BRONEAU.

Tous ces individus qui ſe paroient avec complaiſance de leurs titres faſtueux, ſais-tu ce qu'ils nous prouvoient ? Qu'ils étoient charmés d'être nés grands pour s'exempter de l'être.

BERTOLIN.

Ils ont rendu d'importans ſervices.

BRONEAU.

Oui, nous leur avons une grande obligation, il faut être juſte. C'eſt à la quantité de leurs ſottiſes & de leurs iniquités que nous devons le bonheur d'être libres.

BERTOLIN.

Ce ſont les Pariſiens qui ont commencé ce bel ouvrage ; nous verrons, nous verrons, ce que viendra leur ville.

BRONEAU.

Elle ſera plus floriſſante que jamais, ſi les Pariſiens ſavent diſcerner les vrais patriotes des intrigans, & des ſcélérats qui prêchent audacieuſement la déſobéiſſance aux loix.

On y rencontrera moins, j'en conviens, de ces carroſſes à double étage ; & l'on y verra un peu moins auſſi de ces cabriolets conduits par des étourdis, qui, dans leur route, écraſoient volontiers un de leurs frères, pour arriver deux minutes plutôt chez une courtiſane.

MAD. BRONEAU.

J'ai été deux fois dans cette ville de Paris, Bertolin, & j'y ai vu, avec chagrin, que les femmes des riches ne s'y occupoient nullement du soin de leurs ménages, & qu'elles étoient les esclaves de mille chiffons.

BERTOLIN.

Vous avez beau dire; vous verrez ce que deviendront les arts en France.

(*On entend le bruit des tambours dans un grand éloignement.*)

SCENE XIII.

BRONEAU, MAD. BRONEAU, BERTOLIN, CECILE, CHARLOT, SUZETTE & NICOLE.

CHARLOT, *en entrant.*

Mon père, mon père, entendez-vous dans l'éloignement le son des tambours?

BRONEAU, *écoutant.*

Oui; ce bruit paroît venir du côté de la route de Tournay.

(*On entend au loin un tocsin.*)

CHARLOT, *écoutant.*

Tenez, mon père, voilà le tocsin de Lezennes.

(*On entend au loin un autre tocsin.*)

SUZETTE.

Et voilà celui d'Annappes.

MAD. BRONEAU.

Qu'est-ce que cela veut dire, mon mari?

BRONEAU.

Je ne sais. Il faut envoyer le jardinier à Lille sur le champ pour s'en informer.

BERTOLIN.

C'est très-inquiétant.

CHARLOT, *regardant au fond.*

Voilà Julien qui accourt ici.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, JULIEN, *accourant.*

JULIEN.

Ah! monsieur Broneau..... Je suis tout essoufflé.

CÉCILE.

Ah! mon dieu, comme il a chaud!

JULIEN.

J'ai couru..... Mon père m'envoie vous avertir qu'il faut rentrer promptement dans Lille; on en va fermer les portes.

BRONEAU.

Hé pourquoi?

JULIEN.

Les autrichiens s'avancent vers ses murs; & si vous tardiez trop, il ne seroit peut-être plus tems.

MAD. BRONEAU, SUZETTE, NICOLE & BERTOLIN.

Ah! mon dieu!

BRONEAU.

Hé bien, hé bien, y a-t-il tant de quoi s'alarmer? Si l'ennemi vient, nous aurons le plaisir de le recevoir; je vais me rendre à mon poste.

JULIEN.

Ils ont déjà mis le feu dans plusieurs villages sur leur route.

BERTOLIN.

Ciel! qu'allons-nous devenir?

(*Tous se préparent à partir; Bertolin sort sans attendre les autres.*)

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Bertolin*, VILLAGEOIS.

FINALE.

CHŒUR DE VILLAGEOIS, *sans être vus.*

O ciel! ciel protecteur!
Sauve-nous de leur fureur.

BRONEAU;

BRONEAU, MAD. BRONEAU.

Quels cris se font entendre ?

CHŒUR.

O ciel ! ciel protecteur,
A quel sort faut-il nous attendre ?
Sauve-nous de leur fureur.

JULIEN, *regardant.*

Ce sont de nos campagnes
Les habitans malheureux,
Qui, conduisant leurs enfans, leurs compagnes,
S'approchent de ces lieux.

JULIEN, BRONEAU, MAD. BRONEAU, CÉCILE, CHARLOT, SUZETTE & NICOLE.

Ciel prends pitié de ces tristes victimes !
Sauve-les de la mort.
Ta justice punit les crimes,
Daigne veiller sur leur sort.

(*Tous les habitans des campagnes entrent tenant leurs femmes, leurs enfans & leurs plus précieux ustensiles qu'ils cherchent à sauver.*)

CHŒUR DE VILLAGEOIS, *entrant.*

Hélas ! où conduire nos femmes ? . . .
O ciel ! où mener nos enfans ? . . .

BRONEAU.

Approchez-vous mes bonnes gens.

UN VILLAGEOIS.

Plusieurs villages sont en flammes,
Et par-tout l'ennemi détruit
L'espoir du laboureur que sa rage poursuit.

CHŒUR.

Hélas ! où conduire nos femmes ?
O ciel ! où mener nos enfans ?

BRONEAU.

Amis, suivez-nous dans la ville ;
Ces lieux pour vous seroient peu sûrs.
Venez, mes frères ; dans nos murs,
Je m'offre à vous donner asyle :
Et mes secours adouciront vos pleurs.

MAD. BRONEAU ET SES ENFANS.

Vous avez deviné nos cœurs.

CHŒUR DE VILLAGEOIS.

Ah ! que pour nous le ciel vous récompense.

BRONEAU.

En dignes enfans de la France,
Allons combattre avec fierté;
Et faisons triompher par notre patience,
La cause de la liberté.

CHŒUR GÉNÉRAL.

En dignes enfans de la France,
Allons combattre avec fierté;
Et faisons triompher par notre patience,
La cause de la Liberté.

(Le tocsin se fait entendre.)

Marchons, marchons, marchons.

(Ils sortent.)

(Tout le peuple sort à la droite du théatre, du côté des spectateurs.)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une partie intérieur de la ville de Lille. Vers le fond, une maison appartenante à Broneau; sur le devant, la maison de Bertolin. On voit, derrière la maison de Broneau, un clocher, au haut duquel est le bonnet de la liberté.

(On relève la sentinelle qui est au fond, & celle qui la remplace charge son arme.)

SCENE PREMIERE.

BONARD, BERTOLIN.

BONARD, *sortant de chez Bertolin.*

Hé bien! vous ferez ce que vous voudrez. Que diable voulez-vous que je vous dise?

BERTOLIN.

Vous vous fâchez tout de suite, mon frère.

BONARD.

Le moyen de ne pas se fâcher avec vous? Vous êtes d'une aristocratie! .....

BERTOLIN.

Mais, est-ce que vous croyez sérieusement qu'il y aura du danger?

BONARD.

Cela se pourroit bien : & cela est même vraisemblable, car l'ennemi élève des batteries.

BERTOLIN.

Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu !

BONARD.

Ce ne sont point des jérémiades qu'il nous faut, c'est du courage & de la patience.

BERTOLIN, *appelant.*

Alain ? Alain ? Alain ?

SCENE II.

BONARD, BERTOLIN, ALAIN.

ALAIN, *du dedans de la maison.*

Monsieur ?

BERTOLIN.

Viens ici.

ALAIN, *arrivant.*

Me v'là. Quoiqu'vous voulez ?

BERTOLIN.

Ecoute. Il y a plus de cent mille ennemis autour de la ville, ils ont braqués leurs canons ; la place va être attaquée ; elle sera prise & l'on permettra le pillage. Il n'y a pas de tems à perdre ; Alain, mon cher Alain, porte tous mes meubles les plus précieux & mes meilleurs effets dans le souterrain qui est au fond du jardin, & arrange-les de manière qu'il y reste assez de place pour nous y cacher tous les deux.

BONARD.

Que diable dites-vous donc ? Qui vous a parlé de cent mille hommes ? de ville prise, & mise au pillage ? la peur vous fait tourner la tête. D'abord les ennemis ne sont guères plus de dix huit à vingt mille hommes ; & jusqu'à présent il n'est question que de simples précautions à prendre.

BERTOLIN.

Enfin d'après ce que vous me dites, ces précautions paroissent nécessaires ; ainsi, va, Alain, & dépêche-toi.

ALAIN, *rentrant.*

C'est bon.

BERTOLIN, *à part.*

Heureusement que mon argent est bien caché.

SCENE III.

BONARD, BERTOLIN.

BERTOLIN.

Nous n'en serions pourtant point logés-là, si on eût laissé les choses comme elles étoient.

BONARD.

Il est donc impossible que vous vous corrigiez du péché dont vous êtes entaché.

BERTOLIN.

Parbleu, il est bien gracieux, pour les sottises des autres, de me voir exposé à perdre la meilleur partie de ce que je possède, & peut-être la vie.

BONARD.

Tous vos concitoyens ne courrons-t-ils pas les mêmes dangers.

BERTOLIN.

Vos concitoyens !..... Mais ils l'ont voulu & je ne le voulois pas, moi.

BONARD.

Et voilà votre tort. Falloit-il laisser subsister la longue chaîne d'abus qui pesoient sur nous depuis tant de siècles?

BERTOLIN.

Ces abus n'étoient pas nuisibles à tout le monde : moi & d'autres, nous en profitions.

BONARD.

Voilà mes gens; l'intérêt personnel est tout pour eux, & l'intérêt général rien. A votre avis, ne faudroit-il pas rétablir les seigneurs & mourir de faim pour leur payer les redevances? Hé bien ! non; le peuple a repris ses droits, & il les maintiendra. On devient coupable des abus que l'on peut arrêter, quand on n'a pas le courage de s'élever contre eux.

BERTOLIN.

Vous verrez, vous verrez un jour..... J'ai entendu raisonner là-dessus.....

BONARD.

Oh ! oui, le monde est plein comme cela de grands rai-

sonneurs sur les petites choses, & de petits raisonneurs sur les grandes.

BERTOLIN.

Oh ! ce que je sais, je le tiens de bonne part, & c'est de....

BONARD.

Ne me le nommez-pas ; je ne veux point avoir le chagrin de le connoître ; au reste, comme vous êtes mon parent, je m'intéresse encore assez à vous, pour vous avertir que vous ne pourriez pas, sans courir les plus grands dangers, tenir à d'autres un pareil langage. Faites-en votre profit, adieu.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

BERTOLIN, *seul.*

Adieu..... Citoyen..... Ils croyent tous me convertir ; mais pour y réussir, il faudroit m'ôter la mémoire. Que diable, je sais compter. Mon étude me rapportoit, année commune, douze mille livres : je n'en dépensois que trois ; j'en avois donc neuf en épargne. Ajoutez à cela, douze mille livres de rentes déja acquises ; cela fait vingt-un mille livres qui, grace à mon intelligence, placées en perpétuel à raison de dix pour cent, augmentoient tous les ans mon revenu de deux mille cent livres de rentes, sans retenues comme le reste ; & sans compter encore les intérêts des intérêts. Or, j'ai perdu tout le revenu de mon étude ; donc, la révolution n'a pas le sens commun ; cela est clair.

SCENE V.

BERTOLIN, BRAS-DE-FER, SANS-QUARTIER.

BRAS-DE-FER, *au fond.*

Que diantre, tu vois bien qu'il n'y a pas de cabaret par ici.

SANS-QUARTIER.

De par tous les diables, (*ils s'avancent*) je crois que tu as raison.

BERTOLIN.

Camarades, qu'y a-t-il de nouveau ?

BRAS-DE-FER.

Ma foi, ce qu'il y a de plus nouveau, c'est que nous

avons bien chaud, & que nous mourons de soif. Seriez-vous homme à nous donner un verre de vin, par hasard ?

BERTOLIN *embarrassé.*

Messieurs.....

BRAS-DE-FER.

Hein ?

BERTOLIN.

Il faudroit.....

BRAS-DE-FER.

C'est dit, n'est-ce pas ? Morbleu, vous nous rendez grand service. Vous êtes bon citoyen, sans doute ?

BERTOLIN *avec chaleur composée.*

Certainement je suis bon citoyen.

BRAS-DE-FER.

Hé bien ! nous sommes charmés que le hasard nous ait amenés de ce côté.

SANS-QUARTIER.

Nous cherchions un cabaret, & n'en pouvions pas trouver.

BERTOLIN *avec empressement.*

Il y en a un dans la rue qui est à côté de.....

BRAS-DE-FER.

Oh ! ma foi, à présent, cela nous est égal, puisque vous avez la bonté de nous donner à rafraîchir.

BERTOLIN *appelle faiblement.*

Alain ?

SANS-QUARTIER *à Bras-de-Fer.*

C'est un vilain.

BRAS-DE-FER.

Tant mieux ; son vin nous en paroîtra meilleur.

BERTOLIN *appelant de nouveau.*

Alain ?

ALAIN *du dedans.*

Monsieur ?

BERTOLIN.

Viens-ici, bourreau.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ALAIN.

ALAIN *entrant.*

Hé ben, me v'là.

BERTOLIN.

Ces Meſſieurs me demandent à rafraîchir ; va-t-en à la cave, chercher une demie-bouteille, (*à l'oreille*) du mauvais.

ALAIN *haut.*

Du mauvais ?

SANS-QUARTIER *à Bras-de-Fer.*

Du mauvais ?

BRAS-DE-FER *fait ſigne à Alain de venir lui parler.*

Ecoutez-donc Cadet ; n'eſt-il pas un peu ariſtocrate le papa ?

ALAIN *à Bras-de-Fer.*

Fort.

BRAS-DE-FER.

Nous allons le mettre dedans.

ALAIN.

Ferme.

BRAS-DE-FER.

Bon.

ALAIN.

J'vous aiderai.

BRAS-DE-FER.

Bien.

BERTOLIN *qui étoit allé du côté de ſa maiſon, en ſe retournant apperçoit Alain, & lui dit :*

Hé bien ! qu'eſt-ce que tu fais donc-là ?

ALAIN.

J'cauſais avec les camarades.

BERTOLIN.

Je cauſois..... je cauſois.....

ALAIN.

Eſt-ce que les camarades n'entrent pas dans la maiſon ?

BERTOLIN.

Non, non, ils auront plus d'air ici. Va vîte.

ALAIN *entrant dans la maiſon.*

Oui, Monſieur.

BERTOLIN *aux Soldats.*

Vous ne ſavez donc rien de ce que l'on dit des ennemis ?

BRAS-DE-FER.

Non. Nous arrivons à l'instant de deux lieux d'ici où le général nous avoit envoyé hier : & cette corvée m'a furieusement coûtée, car j'arrivois de Paris.

BERTOLIN.

Quoi ! vous arrivez de Paris ?

BRAS-DE-FER.

Oui.

BERTOLIN.

Hé bien! qu'y a-t-il de nouveau à Paris ?

BRAS-DE-FER.

Ma foi, rien de bon.

SANS-QUARTIER.

Du tout.

BERTOLIN.

Mais encore ?

BRAS-DE-FER.

Que diable voulez-vous qu'on vous dise ? vous m'avez l'air d'un brave homme; hé bien ! tenez, se taire c'est le plus sage.

SANS-QUARTIER.

Et le plus sûr.

BERTOLIN *hésitant.*

Comment ?..... Est-ce que..... par hasard..... vous n'approuveriez pas.....

BRAS-DE-FER.

Quoi ? ce qui se passe aujourd'hui ? y faudroit-être bien bête.

SANS-QUARTIER.

Aucun de nous deux ne donne là-dedans.

BERTOLIN (*avec joie*).

Il seroit possible !..... Attendez, attendez.

(*Il appelle à la porte de la maison*).

Alain ? Alain ?

ALAIN *dans la maison.*

Monsieur ?

BERTOLIN.

Ecoute, mon ami, écoute. En place de la demie-bouteille, apporte-moi une bouteille, du meilleur; dans le coin : tu sais bien ?

ALAIN (*toujours dans la maiſon*).

Oui, oui, Monſieur.

BERTOLIN (*retournant encore à la porte*).

Ah !..... Ecoute : tu apporteras encore une table, des chaiſes & un gobelet pour moi.

ALAIN *dans la maiſon.*

C'eſt dit.

BRAS-DE-FER, *à part, à Sans-Quartier.*

Ça prend.

SANS-QUARTIER, *tout bas.*

Tant mieux.

BETOLIN.

C'eſt donc à dire que vous n'êtes pas à votre aiſe ici ?

BRAS-DE-FER, *après avoir regardé autour de lui.*

Non, c'eſt vrai. Obligé de parler autrement qu'on ne penſe, ça coûte.

SANS-QUARTIER.

Mais il faut ſavoir s'y ſoumettre dans l'occaſion.

BRAS-DE-FER.

Auſſi, nous jouons la balle quand elle ſe préſente ; & qu'eſt-ce qui ſe trouve dedans ? ce ſont ceux qui nous obligent à parler autrement que nous ne penſons.

BERTOLIN *avec joie.*

C'eſt çà.

ALAIN, *apportant du vin & des chaiſes.*

J'dis, en v'là du c'hnu.

BRAS-DE-FER.

Tant mieux camarade, tant mieux. C'eſt celui que nous préférons.

ALAIN.

Et v'là auſſi des chaiſes, aſſeyez-vous.

BERTOLIN, *après avoir verſé à boire.*

Allons, à votre ſanté, mes camarades.

BRAS-DE-FER *choquant.*

A la vôtre.

SANS-QUARTIER.

De tout mon cœur.

BERTOLIN, *après avoir bû.*

Vous dites donc que vous êtes mécontens de tout ce qui se passe?

BRAS-DE-FER.

On ne peut davantage.

SANS-QUARTIER.

Et qu'est-ce qui ne le seroit pas?

BERTOLIN.

Vous avez bien raison. Tout est renversé.

BRAS-DE-FER.

Tout.

SANS-QUARTIER.

Absolument.

BERTOLIN.

Le commerce est perdu.

BRAS-DE-FER.

Abimé.

SANS-QUARTIER.

Sans ressource.

ALAIN.

Oh! ça, c'est ben vrai.

BERTOLIN.

La pratique est sacrifiée.

BRAS-DE-FER.

Anéantie.

SANS-QUARTIER.

Totalement.

BRAS-DE-FER *offrant à boire.*

Ça fait pitié. Buvons.

BERTOLIN.

Versez pour vous. A mon âge, on ne boit pas autant qu'au vôtre.

BRAS-DE-FER *versant.*

A votre commodité.

SANS-QUARTIER *montrant Alain.*

Mais, ce brave garçon-là nous tiendra compagnie?

BRAS-DE-FER.

Sans doute.

BERTOLIN.

Non, non; il ne ſauroit point.....

BRAS-DE-FER.

Ah ! vous ne pouvez pas nous refuſer ça.

BERTOLIN.

Allons, comme vous voudrez. (*Alain boit*).

BERTOLIN.

Hé bien ! parce que je parle comme cela, on m'appelle ariſtocrate.

BRAS-DE-FER.

Ils n'ont que ce mot là dans la bonche.

SANS-QUARTIER.

C'eſt leur refrain.

ALAIN.

C'eſt la vérité.

BERTOLIN.

Dès qu'on leur parle du retour de l'ordre, on eſt ariſtocrate.

BRAS-DE-FER.

Tout de ſuite.

SANS-QUARTIER.

C'eſt fini.

ALAIN.

Ah ! mon Dieu oui.

BRAS-DE-FER.

Oh ! ne m'en parlez pas : c'eſt affreux. Buvons.

(*Bertolin regarde avec humeur Alain boire.*)

BERTOLIN, *après qu'ils ont bû.*

Dites-moi, vous êtes donc..... du parti ?.....

BRAS-DE-FER (*bas.*)

Oui..... de l'autre côté.

SANS-QUARTIER.

Aſſurément.

BERTOLIN.

Ah ! j'en ſuis charmé; plus je vous examine en effet, & plus je vois que vous êtes de braves gens; des gens bien nés, & digne de défendre une ſi belle cauſe.

BRAS-DE-FER.

Et vous ne vous trompez pas.

BERTOLIN.

Je ſuis bon phiſionomiſte, voyez-vous.

ALAIN.

Sûrement.

SANS-QUARTIER.

Il n'y a rien qui n'y paroiſſe.

BERTOLIN.

Vous devez vous déplaire dans cette ville?

BRAS-DE-FER.

Auſſi, nous n'atttendons que le moment favorable pour aller..... là-bas.

SANS-QUARTIER.

Je dis, c'eſt certain.

BERTOLIN, *avec tranſport.*

Vous me charmez mes bons amis.

BRAS-DE-FER *à Bertolin.*

Il n'y a plus de vin, papa.

BERTOLIN, *avec un peu de chagrin.*

Alain?

ALAIN *emportant la bouteille.*

J'entends.

BERTOLIN.

Et dites-moi, eſpérez-vous trouver bientôt l'occaſion?

BRAS-DE-FER.

Je crois que ça ne tardera pas.

SANS-QUARTIER.

Nous la guétons.

BRAS-DE-FER *à Bertolin.*

Pourquoi n'avez-vous pas pris ce parti-là?

BERTOLIN.

Je l'aurois bien voulu, mais on ſe ſeroit emparé de mon petit avoir, & il faut vivre.

SANS-QUARTIER.

Ah! c'eſt juſte.

ALAIN, *apportant une autre bouteille.*

V'là une ſœur jumelle d'la première.

BRAS-DE-FER, *la débouchant.*

Voyons ce qu'elle contient.

(*Il verse, & tous boivent*).

BERTOLIN, (*après avoir bû & avoir encore regardé Alain*).

Vous convient-il?

BRAS-DE-FER.

Excellent. Il vaut mieux que le premier.

BERTOLIN.

Aussi je n'en donne qu'à mes amis.

SANS-QUARTIER.

Vous êtes bien honnête.

BERTOLIN, *s'avançant devant la table.*

Etes-vous instruits un peu de ce qui se passe de l'autre côté?

BRAS-DE-FER.

Je dis, je m'en vante.

BERTOLIN.

Et dans quelle situation sont-ils?

SANS-QUARTIER.

Superbe.

BRAS-DE-FER.

Magnifique.

BERTOLIN.

On fait tant de contes ici.

BRAS-DE-FER.

N'en croyez rien.

SANS-QUARTIER.

Autant de menteries.

BERTOLIN.

Je m'en suis toujours douté.

BRAS-DE-FER.

Ils nagent dans l'or & l'argent.

BERTOLIN.

En vérité.

SANS-QUARTIER.

Ils sont montés comme des Saint-Georges.

BERTOLIN.

Tout de bon ?

BRAS-DE-FER.

Et ils vous font une chère.... Ah !.... Angélique.

BERTOLIN.

Ma foi.

ALAIN.

Voyez-vous?

BRAS-DE-FER.

Ils ont un vin qui eſt un breuvage exquis. Tenez c'eſt comme le vôtre. Buvons.

(*Ils boivent*).

BERTOLIN *après avoir regardé Alain avec colère.*

Croyez-vous qu'ils attaquent ?

SANS-QUARTIER.

Mais ils ne ſont venus que pour cela.

BERTOLIN.

Ils brûleront peut-être ma maiſon?

BRAS-DE-FER.

Cela ſe pourroit bien : à moins que vous ne ſoyez inſcrit ſur la liſte des exceptions.

BERTOLIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette liſte ?

BRAS-DE-FER.

C'eſt une liſte qui contient les noms des perſonnes dont on doit épargner les maiſons : & l'on aura ſoin de ne diriger aucune bombes ni boulets ſur elles.

BERTOLIN.

Et la connoiſſez-vous cette liſte ?

BRAS-DE-FER.

Si je la connois ?..... Je l'ai lue & relue dix fois avec mon camarade ; mais je ne l'ai pas ſur moi. Elle eſt cachée, pour raiſon.

BERTOLIN.

Auriez-vous, par haſard, retenu quelques-uns des noms qui y ſont ?

BRAS-DE-FER.

Oui. Comment vous nommez-vous?

BERTOLIN *lentement.*

Bertolin.

SANS-QUARTIER.

Bertolin ?..... ce nom là y eſt.

BRAS-DE-FER.

Il y eſt écrit le douzième.

SANS-QUARTIER.

Non, le onzième.

BRAS-DE-FER.

Oui, le onze ou douzième : mais pour ſûr il y eſt.

BERTOLIN *avec joie.*

Comment ?..... Il ſe pourroit ?..... Je ſerois aſſez heureux.

BRAS-DE-FER.

Les qualités y ſont même. N'êtes-vous pas ?.....

ALAIN.

Ancien procureur.

SANS-QUARTIER.

Oui, ancien procureur.

BRAS-DE-FER.

Agé de ?.....

ALAIN.

Soixante-ſix ans.

BRAS-DE-FER.

C'eſt cela même.

BERTOLIN, *hors de lui.*

Vous me comblez ſi fort de joie, que je ne puis réſiſter au plaiſir de vous embraſſer.

BRAS-DE-FER, *en l'embraſſant.*

C'eſt beaucoup d'honneur, aſſurément.

SANS-QUATIER, *en l'embraſſant auſſi.*

C'eſt avec le plus grand plaiſir.

BERTOLIN *verſant à boire.*

Allons, à la bonne nouvelle que vous m'avez donné.

BRAS-DE-FER.

A la ſanté des nigauds qui ſe laiſſent attraper.

BERTOLIN *avec joie.*

Je le veux bien.

SANS-QUARTIER.

Qui ne voyent pas qu'ils sont pris comme des rats.

BERTOLIN, *riant de toutes ses forces.*

Et qui se croyent bien fins encore.

ALAIN.

A leur santé. (*Après qu'ils ont bû*).

SANS-QUARTIER.

Adieu, papa; en vous remerciant.

BERTOLIN, *lui donnant la main.*

Adieu, mon camarade.

BRAS-DE-FER, *lui prenant la main.*

Sans rancune. Vous êtes dedans.

BERTOLIN.

Comment?

BRAS-DE-FER.

Nous vous avons fait avaler le goujon, tandis que nous avons avalés votre vin.

SANS-QUARTIER.

Au demeurant, il étoit bon, sans compliment.

BRAS-DE-FER.

Ah! ah! ah! Comme il a donné dans le panneau. Adieu..... cher citoyen.

BRAS-DE-FER ET SANS-QUARTIER, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

(*Ils sortent*).

SCENE VII.

BERTOLIN, ALAIN.

BERTOLIN, *après avoir frappé du pied avec colère.*

Allez tous au diable qui vous puisse emporter.

ALAIN.

Faut-il rentrer tout cela, Monsieur?

BERTOLIN.

Apparemment. Attends-tu qu'il vienne encore d'autres fripons? Dépêche-toi.

ALAIN.

Ho! mon Dieu! vous êtes ben en colère?

BERTOLIN.

Je ſuis comme cela me plaît.

(*On entend le tambour.*)

Qu'eſt-ce que c'eſt que cela ? avec leur diable de tambour.

ALAIN *après avoir regardé.*

C'eſt la garde qui va à la Maiſon-Commune.

BERTOLIN.

Que la fièvre les ſerre !

(*Bertolin rentre & Alain débarraſſe la ſcene, de la table & des chaiſes.*

La garde défile pour aller à la Maiſon Commune, avec deux canons en tête & un drapeau au milieu de la troupe.)

SCENE VIII.

MADAME BRONEAU, CÉCILE, SUZETTE, BONARD, NICOLE (*Sortant de la maiſon de Broneau*).

MADAME BRONEAU *à Cécile, en ſortant.*

Ne crains rien, ma chère enfant. Tu ſais bien que je ne puis faire autrement.

BONARD.

Tu manques de courage, Cécile ?

CÉCILE.

Ah ! Monſieur Bonard, les dangers que mes parens, & que vous & votre fils allez courir, ſont bien faits pour m'allarmer ; mais, encouragée par l'exemple de mon père, je ſais me réſigner ; & vous me rendriez plus de juſtice ſi vous ſentiez ce qui ſe paſſe en moi. Enfin, cette courte abſence m'afflige ſans en ſavoir la cauſe, & je n'éprouvai jamais un pareil ſentiment.

BONARD.

Sers-toi de ta raiſon, Cécile. Tiens, pour te tranquilliſer, je vais accompagner ta mère.

MADAME BRONEAU.

Cela doit te raſſurer ?

SUZETTE.

Sans doute, ma ſœur.

CÉCILE.

Ah ! ma mère !

MADAME BRONEAU.

Tu es un enfant.

QUINQUE.

CÉCILE.

Ne tarde pas, ma mère;
Je tremble pour tes jours. } (*bis*).

MADAME BRONEAU.

Un seul instant, ma chère,
Et près de toi j'accours.

SUZETTE.

Mais songe donc, Cécile,
Que ce n'est qu'un instant.

NICOLE.

Ah ! soyez plus tranquille,
C'est pour un seul instant.

BONARD.

Hé quoi ! toi si docile,
Tu pleures, mon enfant?

CÉCILE.

Un funeste présage
Vient me remplir d'effroi.

MADAME BRONEAU, BONARD.

Cécile, sois plus sage;
Allons, rassure-toi.

CÉCILE.

D'une mère aussi chère,
O ciel ! ne me sépare pas:
Par toi, mon Dieu, j'espère
La serrer encor dans mes bras.

ENSEMBLE.

CÉCILE.	MAD. BRONEAU, BONARD.
D'une mère aussi chère.	Non, le ciel, d'une mère,
O ciel ! ne me sépare pas :	Le ciel ne te sépare pas :
Par toi, mon Dieu, j'espère,	Tu pourras fille chère,
La serrer encor dans mes bras.	La serrer encor dans tes bras.

SUZETTE

Non, le ciel, d'une mère,
Le ciel ne te sépare pas :
Tu pourras, sœur si chère,
Nous serrer encor dans tes bras.

NICOLE.

Non, le ciel, d'une mère,
Le ciel ne vous sépare pas :
Vous pourrez, fille chère,
La presser encor dans vos bras.

CÉCILE.

Un funeste présage
Vient me remplir d'effroi.

MADAME BRONEAU, BONARD.

Cécile, sois plus sage ;
Allons, rassure-toi.

ENSEMBLE.

CÉCILE.

Ah ! revenez, ma mère,
Promptement en ce lieu.
Ah ! si je vous suis chère,
Revenez vîte. Adieu.

MADAME BRONEAU.

Tu reverras ta mère,
Promptement en ce lieu,
Près d'une fille chère,
Je reviens vîte. Adieu.

SUZETTE.

Nous reviendrons, ma chère,
Promptement en ce lieu.
Tu reverras ta mère,
Adieu, Cécile, adieu.

NICOLE.

Nous reviendrons, ma chère,
Promptement en ce lieu.
Vous reverrez vot'mère,
Adieu, Cécile, adieu.

BONARD.

Tu reverras ta mère
Promptement en ce lieu,
Près d'une fille chère,
Elle revient. Adieu.

(A la fin de ce morceau, Cécile & Suzette rentrent dans la maison ; madame Broneau ferme la porte & sort avec Bonard & Nicole.)

SCENE IX.

BRONEAU, OFFICIERS MUNICIPAUX, UN TROMPETTE, SOLDATS (*la trompette sonne, tout le monde s'assemble*).

BRONEAU *lit.*

Citoyens, en vertu de la loi du 10 juillet 1791, vous êtes avertis que cette ville est déclarée être en état de siège; & qu'en conformité de la même loi, toute l'autorité dont les officiers civils sont revêtus pour le maintien de l'ordre & de la police intérieure, passe au commandant militaire, qui l'exercera exclusivement sous sa responsabilité personnelle.

(*On applaudit.*).

(*Broneau continue*).

Le conseil de guerre vous avertit que nos ennemis, désespérant de s'emparer de cette place par les règles de l'art, vous menacent, pour parvenir au même but, de la bombarder.

Citoyens, soyez assurés que la république vous indemnisera de vos pertes; & que nos ennemis éprouveront que c'est sans succès que l'on attaque un peuple libre.

(*La trompette sonne, & les citoyens applaudissent en criant: vive la Nation!*)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LE COMMANDANT, BONARD, JULIEN, CHARLOT, SOLDATS (*Suite*).

LE COMMANDANT *aux Municipaux.*

Magistrats, aidez-moi, je vous prie, à recevoir un officier Autrichien, qui, accompagné d'un trompette, se présente à l'une des portes & demande à parler. J'ai donné ordre que l'on les conduise en ces lieux, avec les précautions usitées en pareil cas.

BRONEAU.

Nous l'attendons auprès de vous.

CHANT.

LE COMMANDANT.

Généreux citoyens, l'ennemi se présente
En nombre au pied de ce rempart.
Il n'est point d'efforts qu'il ne tente
Pour réussir sans les règles de l'art.
En cet instant même, on vient de sa part,
Vous proposer la mort ou l'esclavage.
Que répondrai-je?..... Instruisez-moi?

CHŒUR.

Nous devons tout à la Patrie;
Nous soutiendrons l'honneur du nom François.

LE COMMANDANT, *à un officier.*

Cet officier attend dans la place prochaine;
Allez, devant nous qu'on l'amène.

LE COMMANDANT, *aux citoyens.*

Amis, suivant la loi, seul maître dans ces lieux,
J'ai néanmoins voulu connoître,
Et vos sentimens & vos vœux,
Sûr, que vous gagneriez à les faire paroître.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, L'OFFICIER AUTRICHIEN, LE TROMPETTE.

(*Pendant leur arrivée, toutes les croisées se garnissent de femmes, d'enfans & de citoyens*).

L'OFFICIER.

Au nom du Monarque mon maître,
De François Empereur & Roi:
Au nom du général qu'il chargea de sa foi,
Je vous somme, habitans de Lille,
De lui remettre au même instant,
Et la citadelle & la ville.
Il vous offre pour prix, l'appui d'un bras puissant.
Mais si vous faites résistance,
Il abattra, dans sa vengeance,
La tête de vos Magistrats.

LE COMMANDANT.

Loin de nous effrayer, ce superbe langage

Nous anime encor d'avantage.
Lasse d'un joug affreux, la France arma son bras
Pour se tracer des loix dans un juste équilibre.
Organe d'un Tyran, écoute : & tu sauras,
Comment répond un peuple libre.

(*Tout le monde se groupe autour du commandant, & chante le chœur suivant.*)

LE COMMANDANT *& les Chœurs.*

Nous jurons tous à la face des cieux,
Nous jurons de périr plutôt que de nous rendre.
Si l'ennemi pénètre dans ces lieux,
Qu'il n'y règne que sur la cendre.
Daigne, Dieu tout-puissant, seconder notre effort.
Nous sommes tous François ; vivre libre ou la mort.

LE COMMANDANT, *à l'officier.*

Soit que ton général, ou persiste ou renonce,
Nous n'avons point d'autre réponse.

(*L'officier se retire avec le trompette.*)

SCENE XII.

LE COMMANDANT, BRONEAU, BONARD, JULIEN (*Municipaux, citoyens, citoyennes*).

LE COMMANDANT, *aux citoyens.*

Citoyens, l'ennemi, sans doute, ne tardera pas à attaquer. Allez, dans vos maisons, préparer les secours propres à empêcher ou diminuer les incendies.

CITOYENS.

Oui, mon général.

(*Ils se retirent tous.*)

LE COMMANDANT *à Julien.*

Julien, je connois votre bravoure & votre prudence, & vous charge, dans deux heures, de faire une sortie à la tête de trois cents hommes ; je vous ferai passer par écrit au corps-de-garde l'ordre détaillé de cette expédition.

JULIEN.

Général, je ferai tous mes efforts pour ajouter à la bonne opinion que vous avez de moi.

BONARD.

Je vous remercie, général, de la préférence que vous voulez bien accorder à mon fils ; & je me flatte qu'il s'en montrera digne.

LE COMMANDANT.

J'y compte.

(*Le Commandant se retire avec sa suite & les Municipaux.*)

SCENE XIII.

BONARD, JULIEN.

BONARD.

Rends-toi, mon fils, à ton poste pour y attendre l'ordre du général.

JULIEN.

Oui, mon père. Deux choses me flattent dans le choix du général ; c'est que je combattrai pour ma patrie, & que si j'acquiers quelque gloire, elle rejaillira sur vous.

BONARD.

Bon fils ! va ; & daigne le Dieu de l'Univers, veiller sur des jours si nécessaires à mon bonheur.

JULIEN.

Vous pleurez, mon père.

BONARD.

J'ai payé le tribut à la faible humanité, tout est dit : mes larmes sont séchées, adieu, Julien, adieu.

JULIEN.

Ah ! puissai-je un jour vous ressembler ! Adieu, mon père.

BONARD.

Adieu.

(*Julien sort.*)

SCENE XIV.

On bat la générale & le tocsin sonne dans toute la ville, une patrouille traverse le théâtre. Le canon se fait entendre avec force. L'on voit passer des bombes de tous côtés, & les cris au feu, se font entendre.

Le feu prend aux bâtimens du fond. Au même instant le factionnaire que l'on a posé sur le théâtre, fait feu.

SCENE XV.

Des hommes & des femmes sortent de tous côtés & témoignent leur douleur à la vue du feu ; ils rentrent tous pour prendre les ustensiles propres à diminuer l'incendie.

SCENE XVI.

Un grouppe d'hommes armés d'échelles, sort du côté gauche des spectateurs, & traverse le théâtre.

SCENE XVII.

Un autre grouppe d'hommes armés de haches, sort du côté opposé, & court du côté de l'embrâsement.

SCENE XVIII.

Un nouveau grouppe d'hommes munis d'échelles sort du côté gauche des spectateurs ; moitié de ce grouppe traverse le théâtre & le reste passe du côté de l'incendie. Une partie de la toiture du bâtiment embrâsé tombe.

SCENE XIX.

Des femmes portant des seaux, & conduites par des municipaux, forment une chaîne qui prend depuis le second chassis, à la gauche des spectateurs, jusque derrière la maison placée en avant du fond & du même côté.

SCENE XX.

Pendant que le service de l'eau se fait par la chaîne de femmes, une femme, conduisant deux enfans, se sauve derrière cette maison, & rentre par le côté à droite des spectateurs.

Un homme portant une femme dans ses bras, sort du même endroit & va du même côté.

Une autre femme suivant le même chemin, se sauve avec ses enfans, dont un dans ses bras.

Un homme la suit, conduisant par la main, une femme échevelée ; lorsque cette femme est au milieu de la scène, elle tombe évanouie ; l'homme la prend dans ses bras & l'emporte.

SCENE XXI.

Le feu prend à la maiſon en avant du fond à la gauche des ſpectateurs ; des cris ſe font entendre dans l'intérieur. Les municipaux font paſſer toutes les femmes qui formoient la chaîne derrière cette maiſon.

SCENE XXII.

Les volets d'une croiſée de cette maiſon ſe briſent, une femme échevelée, & tenant dans ſes bras un enfant à la mamelle, paroît à cette croiſee, en pouſſant des cris perçans. Elle jette ſon enfant, après l'avoir embraſſé, à ceux qui ſont en bas, au-deſſous de la croiſée. On reçoit l'enfant, & la mère qui ſe jette enſuite ; & on les emporte.

Une partie de la maiſon s'écroule.

Le feu prend à la maiſon de Broneau.

Partie des citoyens munis de haches, & des femmes portant des ſeaux, volent au ſecours de la maiſon de Broneau.

SCENE XXIII.

Madame Broneau entre avec Nicole par le côté gauche des ſpectateurs, & voyant ſa maiſon en flammes & entendant les cris de ſes filles qui ſont reſtées au dedans, elle pouſſe à ſon tour des cris de douleurs. Elle cherche la clef ; mais le trouble dans lequel elle eſt, l'empêchant de la trouver, elle prend une échelle, la place contre la maiſon & veut entrer par une croiſée pour ſauver ſes enfans. Au milieu de l'échelle, les forces lui manquent, & elle tombe dans les bras de ceux qui ſont au pied de l'échelle. On la porte ſur le devant de la ſcene.

Des hommes à coups de haches, enfoncent la porte de la maiſon, mais des flammes qui ſortent par la porte, les empêchent d'entrer.

SCENE XXIV.

Broneau entre ſur la ſcene, & malgré les flammes, pénètre dans la maiſon. Il revient au bord de la ſcene portant dans ſes bras ſa fille Suzette.

SCENE XXV.

Julien accourt portant une échelle, il la place devant une croisée, monte précipitamment & entre par la croisée.

Une partie de la maison s'écroule & Julien tenant Cécile dans ses bras, tombe avec une partie du plancher.

On les entoure promptement & l'on écarte les débris. Julien apporte Cécile évanouie auprès de sa mère.

Cécile revient à elle & se jette dans les bras de sa mère, de son père, de sa sœur & de son amant.

(*Le bruit du canon, du tocsin & de la générale cesse*).

CHŒUR.

Quel plaisir ! quel bonheur pour ces tendres parens !
Après de si vives alarmes,
Pour essuyer leurs larmes,

ENSEMBLE.

Le ciel a réuni le père & les enfans.

BRONEAU.

Je presse dans mes bras ma femme & mes enfans.

JULIEN.

Je presse dans mes bras Cécile & ses parens.

SUZETTE.

Ah ! je puis vous presser de mes bras caressans.

LE COMMANDANT.

Infortunés !

BRONEAU, *serrant sa famille.*

Nous ne le sommes plus.

BONARD.

Et le ciel ne nous envoie point de secours pour repousser ces barbares !

LE COMMANDANT.

Tant qu'il n'en viendra pas, notre valeur est enchaînée ; & dans ces déplorables murs, nous sommes réduits à la patience.

SCENE XXVI.

LES PRÉCÉDENS, CHARLOT.

CHARLOT, *accourant.*

Ah ! grands Dieux ! Cécile..... (*l'appercevant.*) Elle eſt ſauvée.

(*Se jettant à genoux*).

Ah ! mon Dieu ! je te remercie.

BRONEAU.

Elle a penſé périr : ah ! Charlot, ignorois-tu ſon danger ?

CHARLOT.

Je le ſavois, mon père ; mais j'étois à mon poſte ; jugez de ce que j'ai dû ſouffrir.

(*On entend des cris répétés de* vive la nation !)

LE COMMANDANT.

Quel évènement peut cauſer ces cris de joie ?

UN CITOYEN, *accourant.*

Commandant, Commandant, un renfort de ſept mille hommes nous arrive, & il vient d'entrer dans la ville.

TOUS *avec joie.*

Ah ! Dieu !

LE COMMANDANT.

Enfin le ciel eſt touché de nos miſères. Allons les recevoir.

CHARLOT.

Braves amis, ſecondés par eux, nous attaquerons l'ennemi ; nous en purgerons la terre de la liberté ; & ça ira.

(*Tous les perſonnages ſe retirent au fond du théâtre ; le renfort défile en criant avec les citoyens*, vive la nation ! *Les ſoldats qui compoſent ce renfort, ont tous le ſac ſur le dos, & les bonnets de grenadiers & chapeaux au bout des bayonnettes. Tous les citoyens qui ſont ſur la ſcène, tiennent les chapeaux à la main & les bras élevés en ſigne d'allégreſſe.*)

(*Le rideau baiſſe avant que l'on puiſſe appercevoir la fin du défilé.*)

ACTE III.

Le Théâtre représente une partie intérieure du camp des autrichiens ; du côté gauche des spectateurs, l'on voit la tente du général ; plusieurs sentinelles se promènent sur la scène ; au fond la campagne.

SCENE PREMIERE.

LE DUC, MÉRINVILLE.

LE DUC.

Que diable as-tu donc, Mérinville ? Tu parois bien rêveur.

MÉRINVILLE.

Et j'ai sujet de l'être.

LE DUC.

Je ne vois pas cela, moi ; & quoi que nos vassaux en France puissent dire, je soutiens que nous avons très-bien fait d'émigrer pour venir en force les mettre à la raison.

MÉRINVILLE.

Vous vous flattez donc de réussir, monsieur le duc ?

LE DUC.

Si je m'en flatte ? . . . . Ah ! il est bon là.

MÉRINVILLE.

Hé bien, je ne pense pas comme vous. Depuis long-tems vous vous repaissez de chimères ; mais je ne vois pas qu'aucunes de vos espérances se soient encore réalisées.

LE DUC, *lui frappant sur l'épaule.*

Elles se réaliseront, mon ami ; elles se réaliseront. C'est moi qui te le dis.

MÉRINVILLE.

Oui, nos affaires prennent une belle face !

LE DUC.

Comment, tu perds courage aussi vîte ? toi ? un gentilhomme françois ?

MÉRINVILLE.

Un gentilhomme françois est susceptible de réflexions.

Mais, soit dit sans vous fâcher, ce n'est pas par-là que vous brillez, monsieur le duc.

LE DUC.

Le courage des troupes allemandes est au moins doublé depuis le trait héroïque que vient de faire l'archiducheſſe; c'est une action superbe.

MÉRINVILLE.

Superbe? ..... La postérité la jugera.

LE DUC.

Tu vois tout en noir, Mérinville.

MÉRINVILLE.

Je vois juste.

LE DUC.

Graces aux soins que nous nous sommes donnés, notre nombre augmente tous les jours.

MÉRINVILLE.

Tant pis.

LE DUC.

Comment, tant pis?

MÉRINVILLE.

Sans doute. Il n'y avoit pas assez de malheureux; sans en accroître encore le nombre.

LE DUC.

En quoi donc sommes-nous si malheureux?

MÉRINVILLE.

En quoi? en quoi? Notre sort est digne d'envie, en effet. La plupart d'entre nous meurent de faim; n'ont ni vêtemens, ni chaussures, & sont criblés de dettes, pardessus le marché.

LE DUC.

Hé bien, mon ami, Figaro l'a dit; quand on doit & qu'on ne paye pas, c'est comme si l'on ne devoit pas.

MÉRINVILLE.

Ah! que de tels sentimens sont éloignés de la franchise & de la loyauté qui doivent distinguer le françois.

LE DUC.

Tu prêches comme un roman, Mérinville. Tu es délicieux. (*riant.*) Ah! ah! ah! ah!

MÉRINVILLE.

Oui, riez, riez, je vous le conseille.

LE DUC.

Mais nos affaires vont le mieux du monde, te dis-je. Regarde cette ville. Depuis le commencement de l'attaque & toute la nuit, elle n'a ceſſé d'être bombardée & canonnée de la manière la plus terrible. Crois-tu que les faquins qui l'habitent tiennent encore long-tems?

MÉRINVILLE.

Ils périront, mais ils ne ſe rendront pas.

LE DUC.

Hé bien, leur châtiment ſervira à effrayer les autres.

MÉRINVILLE.

Dites plutôt que cette conduite nous rendra l'horreur du genre humain. Déjà, graces aux ſottiſes de la majeure partie, nous ſommes déteſtés des allemands.

LE DUC.

Tu vois bien le contraire, puiſque le général m'a chargé depuis hier d'ordonner, en ſon nom, des priſonniers françois.

MÉRINVILLE.

Il a cédé par foibleſſe à vos importunités, & cela ne me prouve rien.

LE DUC.

Mais je crois, dieu me pardonne, Mérinville, que tu aurois beſoin d'une ſeconde converſion.

MÉRINVILLE.

Elle ſeroit difficile à faire.

LE DUC.

Conſole-toi, te dis-je, mon ami. Tout ira bien.

MÉRINVILLE.

Vous le penſez, & moi je n'en crois rien.

LE DUC.

AIR.

Bientôt en vainqueurs, en héros,
Nous regnerons ſur cette France;
Et des plaiſirs en abondance
Seront le prix de nos travaux.
Pour nous peu de femmes cruelles,
Et des ſpectacles pleins d'attraits:
Car ſans l'opéra, ſans les belles,
Point de plaiſirs pour un françois.

Le marchand pénaud & contrit,
Loin de réclamer ſa créance,

Va se trouver, en sa prudence,
Heureux de nous faire crédit.
Pour nous que de fêtes nouvelles !
Que de femmes pleines d'attraits !
Car, sans l'opéra, sans les belles,
Point de plaisirs pour un françois.

SCENE II.

LE DUC, MÉRINVILLE, BERTOLIN, un OFFICIER AUTRICHIEN, deux SOLDATS, *conduisant Bertolin.*

L'OFFICIER.

Monsié le tic, foila ein homme que vir haben troufé gagé terrière un heicke; il se tit-hapitant de la file aziéchée. Vir haben vait lui brissonier & nous fous le hamenons.

LE DUC, *à Bertolin.*

Qui es-tu, mon ami?

BERTOLIN, *avec humilité.*

Monseigneur, je me nomme Bertolin, & je suis établi dans Lille depuis quarante ans.

LE DUC, *à l'Officier.*

Vous ferez travailler ce cher citoyen aux nouveaux retranchemens qui sont commencés. Rien n'est plus favorable à la santé que le travail.

BERTOLIN.

Puisque monseigneur est françois, il me permettra de lui représenter....

LE DUC.

Rien, mon ami, rien.

BERTOLIN, *que l'on veut emmener.*

Je ne suis pas ce que monseigneur pense....

LE DUC.

C'est bon, c'est bon.

BERTOLIN.

Et mille écus.....

LE DUC, *avec vivacité à l'Officier.*

Arrêtez. (*à Bertolin.*) Voyons, que dites-vous?

BERTOLIN.

Je dis, monseigneur, que je ne suis point patriote. Que

dans une seconde sortie, des mauvais plaisans, des enragés m'ont fait marcher malgré moi; & que, ne pouvant faire autrement, j'ai pris chez moi mille écus en or dans l'intention de les employer aux besoins des françois raisonnables qui cherchent à rétablir l'ancien régime, si j'étais assez heureux pour rencontrer un de leurs chefs.

LE DUC.

Voyons, mon ami? Où sont ces mille écus?

BERTOLIN, *donnant une bourse qu'il tire dessous son aisselle.*

Les voilà, monseigneur.

LE DUC, *la prenant.*

Etes-vous gentilhomme?

BERTOLIN, *confus.*

J'ai le malheur d'être roturier.

LE DUC; *mettant la bourse dans sa poche.*

N'importe. Si vous n'êtes pas gentilhomme; vous méritez de l'être. Votre zèle est très-louable; & je vous en témoigne pour tous la plus vive reconnoissance. Allez maintenant, allez, mon bon ami, travailler aux retranchemens.

BERTOLIN.

Comment, monseigneur, vous voulez que je....

LE DUC.

Il m'est impossible de faire autrement. Si vous étiez noble, je vous en exempterois sans difficulté; mais vous êtes roturier, & je ne suis pas le maître.

BERTOLIN.

Mais, monseigneur....

LE DUC.

Il faut obéir.

BERTOLIN.

Mes mille écus....

LE DUC.

Sont acceptés avec reconnoissance.

BERTOLIN.

Il m'est impossible....

LE DUC.

Allons, sans vous faire prier.

BERTOLIN.

Je ne saurois, vous dis je....

LE DUC.

Allez, monsieur, allez.

BERTOLIN.

Je n'irai pas.

LE DUC, *à l'Officier.*

Faites par force marcher ce faquin.

BERTOLIN.

Cela est affreux, & vous êtes....

L'OFFICIER, *le faisant aller.*

Allong, allong, marchir.

BERTOLIN.

C'est une infamie, & je.....

L'OFFICIER, *le frappant.*

Marchir doch, chien, marchir.

(*L'officier & les soldats entraînent Bertolin.*)

SCENE III.

LE DUC, MÉRINVILLE.

LE DUC, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

MÉRINVILLE.

Voilà ma foi un beau sujet de rire.

LE DUC.

Quoi, tu ne trouves pas cela plaisant?

MÉRINVILLE.

Moi, trouver plaisant l'imbécillité de cet homme, & le parti que vous en tirez?.... Non; & j'en rougis pour vous.

LE DUC.

Mais, puisqu'il est prisonnier, je ne pouvois le dispenser de travailler aux retranchemens.

MÉRINVILLE.

Soit, mais il ne falloit pas accepter son or.

LE DUC.

Il le donne, tant pis pour lui. D'ailleurs, les soldats ne le lui auroient pas laissé.

MÉRINVILLE.

Les soldats auroient fait ce qu'ils auroient voulu ; mais vous, vous n'auriez point de reproches à vous faire.

LE DUC.

Je ne suis pas si scrupuleux. Le major général m'a gagné au jeu dernièrement presque tout ce que j'avois ; hé bien, ces mille écus me serviront à prendre ma revanche & à me remettre en fonds.

MÉRINVILLE.

Voilà, en vérité, une destination aussi noble que la manière dont ils ont été acquis.

LE DUC.

Cet argent est de bonne prise. Nous faisons la guerre.

MÉRINVILLE.

D'une belle manière.

LE DUC.

En héros.

MÉRINVILLE.

Dites en brigands.

LE DUC.

Sais-tu que ta censure est par fois plus que caustique?

MÉRINVILLE.

Hé bien, qui ne l'aime pas, renonce à me voir.

LE DUC.

Il est bien étonnant qu'un petit gentilhomme, un hoberau de paroisse le prenne sur un ton pareil avec moi.

MÉRINVILLE.

Ce petit gentilhomme se pique d'estimer ce qui est estimable, & de mépriser ce qui est à mépriser.

LE DUC.

Oubliez-vous que c'est à moi que vous devez l'avantage de vous trouver parmi nous.

MÉRINVILLE.

Vous avez fait là un beau chef-d'œuvre, & je vous conseille de vous en vanter. Chez moi, j'étois entouré de cultivateurs pauvres, mais honnêtes ; je jouissois de leur estime & vivois heureux. Vous venez m'y trouver ; vous me bercez de vos projets à perte de vue ; & pour me déterminer à vous suivre, vous me fascinez les yeux par l'étalage d'un

faux point d'honneur : moi, franc gaulois, je suis assez sot pour vous croire ; je vous suis, & n'ai pas été depuis un seul jour sans m'en être repenti.

LE DUC.

Ne devez-vous pas vous trouver honoré d'être un des défenseurs de la cause des nobles ?

MÉRINVILLE.

Non. Et je m'en veux de n'avoir pas senti plutôt que la cause des nobles n'étoit pas celle de la raison & de la justice.

LE DUC.

Hé bien, monsieur, ne vous battez pas pour cette cause.

MÉRINVILLE.

Aussi en ai-je fait serment, & je le tiendrai. Je ne veux pas ajouter au malheur d'être expatrié, la douleur d'avoir pu nuire à aucun français : ils sont tous mes frères.

LE DUC.

Voilà des sentimens bien mépriſables.

MÉRINVILLE.

Ceux qui osent les blâmer le sont bien plus encore.

LE DUC.

Vous me poussez à bout, monsieur.

MÉRINVILLE.

C'est de quoi je m'embarrasse peu.

LE DUC.

Je veux que cela finisse absolument.

MÉRINVILLE, *tendant la main au Duc.*

Ce sera quand vous voudrez, & je vous laisse le choix des moyens.

LE DUC, *prêt à frapper dans la main de Mérinville, se ravise.*

Rendez grace à l'amitié que j'eus toujours pour vous.

MÉRINVILLE.

Je sais le cas que j'en dois faire.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE GÉNÉRAL AUTRICHIEN. SUITE.

LE GÉNÉRAL, *à un Officier de sa suite.*

Vous me dites donc que vous avez fait prisonnier ce français qui commandoit l'attaque du petit bois?

L'OFFICIER.

Oui, mon général.

LE GÉNÉRAL.

Vous dites encore qu'il est très-brave.

L'OFFICIER.

Au delà de l'imagination; mon général: & j'ose vous assurer même que c'est à cette bravoure que nous devons la perte de ce poste, & qu'enfin il ne seroit pas notre prisonnier, si son cheval ne se fût abattu.

LE GÉNÉRAL.

Vous me l'amenerez; je suis curieux de le voir.

L'OFFICIER, *se retirant.*

Oui, mon général.

SCENE V.

LE GÉNÉRAL, LE DUC, MÉRINVILLE, ÉMIGRÉS, SUITE.

LE GÉNÉRAL, *au duc.*

Je suis charmé de vous trouver ici, monsieur le duc; j'ai à vous parler.

LE DUC.

Je suis à vos ordres, mon général.

LE GÉNÉRAL, *à sa suite.*

Messieurs, je vous prie de vous éloigner un moment.

(*La suite se retire au fond, avec Mérinville.*)

LE GÉNÉRAL, *au duc.*

On vient de me faire à l'instant des plaintes très-vives contre vous, monsieur le duc.

LE DUC.

Qui donc, mon général?

LE GÉNÉRAL.

Un aubergiſte de Bruxelles, auquel vous devez douze mille livres.

LE DUC.

Mon général, cèt homme eſt un faquin.

LE GÉNÉRAL.

Non. C'eſt un honnête homme; je le connois depuis long-tems. Non-ſeulement, m'a-t-il dit, vous n'avez pris avec lui aucune eſpèce d'arrangement, mais vous l'avez menacé même de le faire frapper.

LE DUC.

Mon général, il m'a manqué en me diſant qu'il lui falloit de l'argent.

LE GÉNÉRAL.

Que pareille ſcène ne ſe renouvelle plus, je vous prie. En France, vous pouviez vous faire un jeu d'inſulter impunément vos créanciers, & d'arrêter leurs pourſuites par des coups d'autorité; mais ici, vous êtes étranger; vous devez, il faut payer: & n'oubliez pas, ſur-tout, que perſonne, autre que moi, n'a le droit de faire ici des menaces. (*à la ſuite.*) Vous pouvez vous rapprocher, meſſieurs. On va m'amener un français qui commandoit l'attaque que l'on a faite à notre poſte du petit bois, & qui nous l'a fait perdre. Son cheval abattu nous a procuré l'avantage de le faire priſonnier. On m'a beaucoup vanté ſa bravoure.

LE DUC.

On aura peut-être brodé l'évènement.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, OFFICIER, CHŒUR DE PAYSANS FRANÇAIS.

CHŒUR DE PAYSANS, *qu'on ne voit pas d'abord.*

Au général conduiſez-nous:
Il recevra notre prière.
Au nom de la nature entière,
A nos vœux rendez-vous.

LE GÉNÉRAL.

Qui cauſe ce bruit?

UN OFFICIER.

Des campagnes,

Seigneur, ce sont les habitans,
Qu'on arracha des bras de leurs compagnes,
Pour travailler à nos retranchemens.
Devant vous ils veulent paroître ;
Et de les retenir à peine l'on est maître.

LE GÉNÉRAL.

Qu'on les laisse approcher.

L'OFFICIER.

Vous serez obéi.

(*Les paysans entrent tous.*)

LE GÉNÉRAL.

Que voulez-vous ?

CHŒUR DE PAYSANS.

Soyez touché de nos misères :
Nous implorons un secourable appui.
Hélas ! nous sommes tous des pères
Que l'on arracha de chez eux,
Pour les contraindre à des travaux affreux.
Ah ! daignez, daignez nous soustraire
A l'horreur d'essuyer tout le feu du rempart.

LE GÉNÉRAL.

Vils malheureux, tremblez, redoutez ma colère.

MÉRINVILLE, *au général.*

Seigneur, daignez sur eux jetter un doux regard.

CHŒUR D'ÉMIGRÉS.

Hé quoi, seigneur, hé quoi, ces traîtres,
De vos volontés seroient maîtres ?

Ensemble.

MÉRINVILLE, *au général.*
Seigneur, rendez-vous à leurs vœux.
PAYSANS, *au général.*
Seigneur, rendez-vous à nos vœux.
ÉMIGRÉS, *au général.*
Non, non, point de pitié pour eux.

LE GÉNÉRAL.

Délivrez-moi des cris de cette race :
Qu'on les remène au travail sur le champ,
Que celui qui fuira le canon de la place,
Soit écrasé par le canon du camp.

MÉRINVILLE.

Hé bien, cruels, je vais les suivre.
Expirer avec eux est un bienfait plus doux
Que de souffrir l'horreur de vivre
Avec des monstres tels que vous.

ENSEMBLE.

MÉRINVILLE, *foulant la cocarde aux pieds.*

Cœur de sang altérés, assemblage barbare,
Mérinville de vous pour jamais se sépare.

PAYSANS.

De votre foudre, ô ciel! êtes-vous donc avare?
O destins rigoureux! ô sentence barbare!

LE GÉNÉRAL ET LES ÉMIGRÉS.

Quel désordre subit de son esprit s'empare?
Il n'en faut pas douter, oui, sa raison s'égare.

(*Mérinville sort avec les payſans, que l'on fait ſortir en les frappant.*)

SCENE VII.

LE GÉNÉRAL, LE DUC, ÉMIGRÉS, SUITE.

LE GÉNÉRAL.

J'ai peine à concevoir l'intérêt qu'il prend à ſes ennemis.

LE DUC.

Mon général, il ſe repent d'être venu ſe ranger parmi nous; & il m'a manqué à cet égard d'une manière ſi outrageante, que, ſans le bien que je lui veux, nous nous ſerions coupés la gorge.

LE GÉNÉRAL.

Voici cet officier français, dont je vous ai parlé, que l'on m'amène.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, JULIEN, SOLDATS.

LE GÉNÉRAL, *à Julien.*

Approche. Qu'es-tu?

JULIEN.

Français.

LE GÉNÉRAL.

Eſt-ce toi qui commandoit l'attaque du petit bois?

JULIEN.

Oui.

LE GÉNÉRAL.

Es-tu militaire de profeſſion?

JULIEN.

Non.

LE GÉNÉRAL.

Tu es donc volontaire ?

JULIEN.

Oui.

LE DUC.

Parbleu, l'infame habit qu'il porte le fait voir.

LE GÉNÉRAL.

As-tu souvent commandé ?

JULIEN.

Jamais.

LE GÉNÉRAL.

C'est donc la première fois?

JULIEN.

Oui.

LE DUC, *ricanant.*

Il fait l'homme important.

ÉMIGRÉS.

Oui, oui.

LE GÉNÉRAL.

Silence. Tu es brave, m'a-t-on dit?

JULIEN.

Tous les françois le sont.

LES ÉMIGRÉS, *rient.*

Ah! ah! ah! ah! .....

LE GÉNÉRAL.

Silence donc. Que penses-tu de la guerre actuelle?

JULIEN.

Qu'elle est le combat de la justice & de la lumière, contre la mauvaise foi & les ténèbres.

LE DUC.

L'insolent!

ÉMIGRÉS.

C'est un drôle.

LE DUC.

Je suis charmé qu'il soit prisonnier.

ÉMIGRÉS.

Et nous aussi.

LE GÉNÉRAL.

Tu l'entends ; ils se réjouissent de ton malheur.

JULIEN.

Les peines de l'homme vertueux, sont les jouissances du méchant.

LE GÉNÉRAL.

Ce sont pourtant des français.

JULIEN.

Eux? ..... Il n'ont plus l'honneur de l'être. Ma patrie les réprouve ; & je ne vois en eux que des fils assassins de leur mère.

LE DUC.

C'est un misérable.

ÉMIGRÉS.

Un scélérat.

LE GÉNÉRAL.

Silence, vous dis-je. Vous ne savez que les humilier, les insulter, & non les vaincre. Qu'on me laisse seul avec lui.

(*Tous se retirent. Il ne reste qu'un officier allemand derrière le général, & deux soldats au fond.*)

SCENE IX.

LE GÉNÉRAL, JULIEN, un OFFICIER, deux SOLDATS.

LE GÉNÉRAL, *lorsqu'ils sont sortis.*

Tu les détestes ?

JULIEN.

Je les méprise.

LE GÉNÉRAL.

Et nous aussi. J'aime ton courage. Pourquoi défends-tu une pareille cause ?

JULIEN.

Elle est juste.

LE GÉNÉRAL.

Si elle étoit aussi juste que tu le crois, penses-tu que François & Frédéric abandonneroient le soin de leurs états & uniroient leurs armes pour vous attaquer?

JULIEN.

Combien d'hommes qui se croient sensés, négligent de

cultiver leur propre champ, & veulent labourer celui de leur voisin.

LE GÉNÉRAL.

Tu le vois, d'ailleurs, nos soldats marchent contre vous avec ardeur.

JULIEN.

C'est qu'ils ne sont point instruits des motifs qui les mettent en mouvement : l'ignorance du bien, est la cause du mal.

LE GÉNÉRAL.

Vous seuls français êtes rebelles à l'autorité légitime. Par-tout les peuples sont soumis à leurs maîtres, & se trouvent heureux.

JULIEN.

Je les plains, s'ils adorent leurs fers. Le sommeil de la raison est plus funeste que celui de la mort.

LE GÉNÉRAL.

Sondes un peu, brave jeune homme, la profondeur du précipice que vous creusez sous vos pas. Pensez-vous réussir ? Nous défendons la cause de tous les rois.

JULIEN.

Et nous celle de tous les peuples ; & nous verrons qui saura l'emporter.

LE GÉNÉRAL.

Ne te repais point de vaines chimères; tous les rois se ligueront contre vous.

JULIEN.

S'ils se liguent pour subjuguer la France, l'Europe entière sera libre.

LE GÉNÉRAL.

Ta tête s'exalte. A leurs efforts qu'opposerez-vous ?

JULIEN.

L'amour sacré de la patrie ; des millions d'hommes & du courage.

LE GÉNÉRAL.

Le ciel doit défendre une cause aussi légitime.

JULIEN.

Pensez-vous nous soumettre par la force ? vous êtes dans l'erreur. Si la cause que vous embrassez est si légitime, si la justice de ces droits est si évidente, posez les armes que l'orgueil vous mit à la main : par des milliers d'écrits sages,

faites-les valoir, & répandez la lumière. La raison est une arme plus pénétrante que le fer.

LE GÉNÉRAL.

Quand vous réussiriez, pouvez-vous espérer d'être heureux sans un chef unique ?

JULIEN.

La société est toujours bien gouvernée, quand les citoyens obéissent aux magistrats, & les magistrats aux loix.

LE GÉNÉRAL.

Enfin, vous voulez donc être .....

JULIEN.

Libres & égaux.

LE GÉNÉRAL.

Egaux ? .... Quoi, vous n'admettrez point de différence .....

JULIEN.

Que celle des vertus & des talens.

LE GÉNÉRAL.

Brave jeune homme, écoute ; ta fermeté & ton courage m'intéressent. Quoiqu'ennemis, je sais estimer & honorer la bravoure & la vertu par-tout où je les trouve. Viens avec moi. Je te présenterai à l'empereur ; sur le récit que je lui ferai de toi, il t'approchera de sa personne, & tu peux être assuré de faire une brillante fortune.

JULIEN.

Tu ne me connois pas.

LE GÉNÉRAL.

Dédaignerois-tu mes offres ?

JULIEN.

Je les rejette. Je préfère l'honneur d'être le plus pauvre citoyen libre de ma patrie, à la honte de me voir le plus opulent des esclaves à la cour d'un tyran.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

(*Un roulement de tambour & des cris d'alerte*).

LE GÉNÉRAL.

Braunsveder, quel bruit se fait entendre ?

L'OFFICIER.

Jénéral ie glaobene tas aïs aïne allerte.

Un autre Officier entrant.

Que l'on ſe diſpoſe au combat, & que le major-général range l'armée en bataille dans les retranchemens. Allez.

(*L'officier ſort*).

LE GÉNÉRAL (*aux ſoldats qui gardent Julien*).

Vous, ſoldats, emmenez ce priſonnier, & gardez-le juſqu'à nouvel ordre de ma part. (*Le général rentre dans le camp*).

JULIEN.

Ils vont combattre, & mon bras eſt enchaîné!.... Et l'infortuné Julien, au milieu du camp ennemi, ſera témoin des efforts de ſes frères ſans pouvoir ſeconder leur valeur!..... Grand Dieu! protège l'innocence que le méchant veut opprimer. (*Les ſoldats emmènent Julien*).

SCENE XI.

(*Lorſque Julien eſt ſorti, le tambour, le canon & la mouſqueterie ſe font entendre avec force*).

SCENE XII.

(*Le théâtre change & repréſente, du côté droit des ſpectateurs, une partie des remparts de la ville de Lille; de l'autre côté, une partie des retranchemens du camp des Autrichiens*).

Les remparts font feu ſur le camp.

Un corps de troupes Autrichiennes ſort des retranchemens, ſe range en bataille du côté gauche des ſpectateurs, & depuis les retranchemens juſqu'au bord du théâtre.

Dans le même moment, un corps de François, compoſé de volontaires & de troupes de ligne, entre ſur la ſcène par le côté oppoſé & ſe range en bataille en face des Autrichiens.

Il ſe fait de part & d'autre une décharge de mouſqueterie.

Après cette décharge les deux partis s'attaquent à l'arme blanche. Les Autrichiens tiennent quelque tems; mais ils ſont obligés de céder aux François qui les enfoncent de tous côtés & les pouſſent dans les retranchemens.

SCENE XIII.

Julien qui s'eſt débarraſſé des ſoldats qui le gardoient,

paroît luttant avec un officier Autrichien auquel il veut arracher un drapeau : l'officier voyant son drapeau échapper de ses mains, fait quelque pas en arrière, & tire sur Julien un coup de pistolet qui ne l'atteint pas ; cet officier, ayant manqué son coup, attaque de nouveau Julien avec le sabre ; mais ce dernier l'atteint d'un coup de pointe, & lui fait mordre la poussière.

SCENE XIV.

Julien prêt à pénétrer dans les retranchemens, est rencontré par un autre officier ennemi qui l'attaque à l'arme blanche : après quelques instans de combat, Julien le jette roide mort sur la place ; & débarrassé de cet ennemi, il pénètre dans les retranchemens.

SCENE XV.

Les payſans qui ont été forcés de travailler aux retranchemens, par les Autrichiens, entrent tous en désordre sur la scène, & armés de fusils qu'ils ont enlevés à leurs ennemis.

SCENE XVI.

Mérinville entre & appercevant cette confusion, il réunit ces payſans ; les range en bataille & pénètre à leur tête dans les retranchemens.

SCENE XVII.

Un nouveau corps de troupes françoises entrent du côté opposé aux retranchemens, & pénètre dans le camp autrichien, au pas de charge, la bayonnette au bout du fusil, & malgré la résistance des ennemis.

SCENE XVIII.

(Il se passe sur la scène, plusieurs combats à volonté).

SCENE XIX.

Le bruit du canon & de la mouqueterie cessent. Des cris de vive la nation ! se font entendre dans l'intérieur des retranchemens. Les troupes Françoises en sortent

en bon ordre, & rangés par pelotons sur six hommes de hauteur.

Julien, marche en tête, à côté de l'officier-général, & portant le drapeau qu'il a pris sur les ennemis.

Dans l'intervalle, des pelotons françois sont intercalés; les prisonniers ennemis dont plusieurs officiers.

Les paysans précèdent le dernier peloton qui ferme la marche.

Cette marche fait le tour du théâtre & se déploie ensuite également sur les côtés.

Pendant cette marche, le Commandant de Lille, Broneau, sa famille & les Municipaux entrent sur la scène, avec une partie des habitans de Lille, qui sont accourus pour jouir de ce spectacle.

Lorsque la troupe est également partagée sur les aîles du théâtre, le Commandant de la place, Bonard, Broneau & sa famille courent tous à Julien.

SCENE XX & dernière.

LE COMMANDANT DE LILLE, BRONEAU, MAD. BRONEAU, BONARD, JULIEN, CÉCILE, SUZETTE, CHARLOT, BERTOLIN, NICOLE, MUNICIPAUX, UN VIEILLARD, (*paysans, soldats, citoyens & citoyennes*).

JULIEN *volant dans les bras de son père.*

Mon père !.....

BONARD.

Mon fils !.....

JULIEN.

Cécile !.....

CÉCILE.

Julien !.....

LE COMMANDANT.

Il nous est donc rendu. Et par quel bonheur ?

JULIEN.

Ma garde étoit confiée à deux soldats, l'un d'eux étant tué à mes côtés, je parvins à renverser le second, & à m'emparer de son sabre, avec lequel je volai au combat; où je me saisis de ce drapeau. Général, je vous le remets, il embellira notre rentrée dans Lille.

LE COMMANDANT.

Brave Julien, tu as bien mérité de la patrie.

JULIEN.

C'eſt ma plus douce récompenſe.

LE COMMANDANT *aux payſans.*

Et vous, malheureux cultivateurs, quel Dieu vous a ſauvé ?

UN VIEILLARD.

Général, un brave homme, Mérinville, nous a conduits au combat, où ſa valeur a fait des prodiges ; & nous avons eu la douleur de le voir périr en ſe précipitant ſur les batteries ennemies, pour expier la faute qu'il avoit commis en quittant ſa patrie.

LE COMMANDANT.

Il mérite tous nos regrets.

BRONEAU.

Citoyens, une ſi belle journée ne peut être terminée que par un acte de reconnoiſſance. Julien aime ma Cécile & en eſt aimé ; ſon courage lui a ſauvé la vie, elle n'eſt plus à moi & je lui rends ſon bien.

JULIEN ET CÉCILE.

O bonheur !

ALAIN *montrant Bertolin.*

Et Monſieur Bertolin qu'eſt ſauvé itou.

BRONEAU.

Te voilà donc, Bertolin ?

BERTOLIN, *tout crotté & plein de ſueur.*

Oui mes amis ; & bien différent de ce que j'étois.

BRONEAU.

Comment ?

ALAIN.

Not maître eſt patriote à préſent.

BONARD.

Et qui vous a converti ?

BERTOLIN.

C'eſt une leçon qui me coûte mille écus ; mais elle n'eſt pas trop payée. Je vous donnerai ce détail dans un autre moment.

LE COMMANDANT.

Citoyens, nous ne pouvons quitter ce lieu, ſans y rendre

grace à l'Etre-Suprême, dont la bonté a daigné nous secourir. Le premier devoir de l'homme libre, est d'être reconnoissant envers la Divinité.

PETIT CHŒUR.

Amour sacré de la patrie,
Conduit soutiens nos bras vengeurs;
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs. (*bis*).
Sous nos drapeaux que la victoire,
Accoure à tes mâles accens;
Que tes ennemis expirans
Voyent ton triomphe & ta gloire;
Honneur & gloire à toi, Dieu rempli de bonté,
Rends-toi toujours l'appui de notre liberté.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Honneur & gloire à toi, Dieu rempli de bonté,
Rends-toi toujours l'appui de notre liberté.

(*Roulement de tambours, bruit de triomphe, pendant lequel on agite les drapeaux, & le rideau tombe au bruit du canon*).

FIN.